

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 6 1er Juin 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

Nous avons dit ce qu'est l'animal que Michelet qualifie si justement de « candidat à l'humanité » et qu'est-il arrivé, tant il est vrai que tout s'enchaîne dans le grandiose organisme cosmique, c'est que ce que nous avons dit de la bête nous amène logiquement et par filiation naturelle à rattacher entre eux tous les êtres vivants, depuis le minéral — qui donc aurait osé le dire, il y a quelques années ? — oui, depuis le minéral où apparaissent déjà

quelques pâles lueurs de l'étincelle divine (1), jusqu'à la plante, jusqu'à l'animal et enfin jusqu'à l'homme qui sur notre globe parvient au sommet de la série ascendante. Essayons donc de dire ce qu'est cet être que rend quelque peu mystérieux sa complexité elle-même, en le prenant, cela va sans dire, au plus bas degré de l'échelle.

Problème obscur devant lequel se multiplient tant d'opinions, se contredisent surtout tant de définitions divergentes, que certains savants, philosophes et moralistes, ne sachant trop que dire s'abstiennent de répondre. Inutile d'ajouter que beaucoup d'autres se gardent bien d'observer ce silence prudent et modeste. Les gens à imagination émettent des hypothèses auxquelles ils ne croient pas eux-mêmes, tandis que nombre de naturalistes qui, dans cette question où ils ont voix au chapitre auraient honte de se tenir cois, déclarent, pour peu qu'ils soient darwinistes, que l'homme descend incontestablement du singe.

Quant aux chrétiens, ils s'en tiennent à la poignée « de terre rouge » dont se servit Jéhovah pour modeler son premier homme — *homo solus*, d'où fut extraite, *plus tard*, cette Ève énigmatique qui, nous l'avons dit ailleurs, ne fut pas une femme, mais une race — Oui, disons-nous, ils s'en contentent, les chrétiens, sans se soucier le moins du monde de tout le symbolisme incompris dont fut entouré et voilé cet antique récit légendaire qu'on appelle la Genèse.

Que chrétiens et naturalistes s'en tiennent à leurs croyances c'est fort bien ; mais nous, qui cherchons la lumière, nous ne pouvons nous dispenser de tâcher de choisir parmi les théories divergentes qui encombrent le débat, les opinions et définitions qui pourront nous sembler les plus raisonnables.

Entamons donc notre enquête sans remonter jusqu'à Aristote qui là-dessus a dit de fort belles choses, contentons-nous d'interroger nos auteurs plus ou moins contemporains. Tous sont à peu près d'accord, tant qu'il ne s'agit que de la question d'organisation physique, dans l'examen de laquelle on ne trouve entre l'homme et les animaux supérieurs que des différences secondaires... à la condition de ne pas procéder par comparaisons forcées ; mais, où les disputes commencent, c'est quand on entame le chapitre des instincts, des sentiments, de l'intelligence et d'une sorte de raison, surtout, qu'il s'agit de répartir entre bêtes et gens. C'est là qu'est la soute aux poudres.

Les uns ne voient encore, ici, que des différences du plus au moins, tandis que d'autres, sans faire aucune concession, veulent bien admettre que

(1) On sait que les cristaux, par exemple, se reproduisent par la juxtaposition de cellules organiques.

l'homme est un animal, en tant que forme physique, mais s'empressent d'ajouter qu'il se distingue à tel point de la bête, par ses facultés spéciales, qu'il n'y a rien de commun entre eux, par la raison que l'homme étant d'une autre nature, d'une autre « essence » est séparé par un abîme de l'être inférieur auquel on a l'inconvenance de le comparer.

Entre ces deux écoles, si parfaitement disparates, se multiplient et se nuancent toutes les considérations relatives à la place qu'il convient d'assigner à l'homme, toujours en dehors de la série animale, c'est bien entendu, condition expresse qu'exigent certains humains rigoristes et infatués d'eux-mêmes... tels entre autres, que Blaise Pascal qui faisait de l'homme un être intermédiaire entre « l'ange et la bête ». Inutile d'ajouter qu'une telle opinion, se réclamant de préoccupations mystico-théologiques, sort du cadre où fonctionne la science.

La plupart des naturalistes adoptent la définition scolastique : « L'homme est un animal raisonnable » — qui « peut devenir raisonnable » ferait-on bien de dire, pour atténuer quelque peu la déclaration de ce trop bénévole apophthegme... car nous ne savons que trop, hélas ! combien déraisonne à l'occasion cet animal ondoyant, irrésolu et passionné. Linné ne séparait pas génériquement l'homme des grands singes anthropoïdes qu'il réunissait dans un même groupe de commune dénomination, se réservant toutefois de faire de l'homme proprement dit une espèce qu'il appelait *Homo sapiens*, c'est-à-dire l'homme sage ou plutôt pensant. Cette définition de Linné aurait pu, semble-t-il, être adoptée par la généralité des zoologistes, mais dans tous les cas litigieux, il est des gens qui se plaisent à se soustraire aux conceptions admissibles pour tant d'autres. C'est ainsi que certains préopinants sont allés plus loin que Linné et se sont évertués à faire de l'homme un être à part constituant à lui seul un règne spécial, le règne « hominal » ainsi que l'a qualifié M. de Quatrefages qui, non sans peine, s'est efforcé de justifier ce mode de classification.

Le mieux serait donc, peut-être, de s'en tenir à la définition d'Aristote, en spécifiant que psychologiquement l'homme se distingue des autres animaux par des facultés mentales dont quelques-unes lui sont exclusivement propres, tandis que d'autres n'existent chez lui qu'à l'état plus ou moins embryonnaire tels que certains instincts par exemple qui, chez les animaux, peuvent acquérir un plus complet développement.

Il est malheureusement d'autres facultés, disons bien plutôt d'autres tares, que possède l'homme et dont il devrait rougir. Les auteurs qui ont osé dire à leurs semblables que les bêtes leur sont supérieures à certains égards ne l'ont guère fait que par boutades, ainsi que fut celle de Boileau, alors qu'il déclare, on le sait en un vers très connu :

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Ce trait satirique que personne ne prend au sérieux est cependant l'expression de la vérité... d'une vérité même atténuée, en ce sens que dire que l'homme est de tous les animaux le plus sot, en d'autres termes plus explicites, le plus infatué de lui-même, le plus sujet à l'erreur, aux inepties, aux extravagances... ce n'est certes pas dire assez. Ce qu'il faut ajouter, c'est que l'homme est l'animal le plus méchant, le plus cruel, qu'il est même le seul qui le soit à un si haut degré et cela, précisément, en raison de sa supériorité qu'il profane, qu'il pervertit et dont il abuse déplorablement. Il raisonne, à la vérité, mais combien de fois déraisonne-t-il ? Il a pour guide son jugement, mais ce jugement n'est-il pas souvent mis en défaut non seulement par son imagination — qu'on appelle la folle du logis — mais encore et surtout par des soubresauts passionnels auxquels il s'abandonne si aisément... ce qui du reste ne l'empêche nullement d'être parfaitement responsable, étant donnée la liberté qui lui est accordée d'être à son gré sot ou sage, bon ou méchant (1).

Et combien souvent se révèlent cette méchanceté et cette cruauté qui le caractérisent tout spécialement ! Cherchez donc dans le désert, au fond des forêts ou des jungles, un animal, quelque sauvage qu'il soit, qui maltraite sa femelle. Où sont-elles les lionnes, les tigresses, les hyènes, les louves qui mettent à mort leurs petits ?

Vous ne les trouverez nulle part ; mais ce que vous trouverez, et par centaines, dans nos villes si fières de leur « civilisation », ce sont des êtres grossiers — sont-ce des hommes ? — qui exploitent et brutalisent leurs femmes avec une véritable sauvagerie... en attendant qu'ils les assassinent quand s'en présente l'occasion. Ce que vous trouverez, encore, dans ces mêmes villes, ce sont d'horribles mégères, — bien à tort qualifiées du nom de « mères » — qui martyrisent leurs enfants... jusqu'à ce que mort s'en suive!

Ce que vous trouverez enfin, ce sont des monstres sanguinaires, « fauves à forme humaine » qui, sans rime ni raison, poignardent, dans nos rues, des passants inoffensifs et cela, non pas toujours pour les dépouiller, mais pour l'effroyable, l'inimaginable « plaisir » de faire couler le sang de leurs semblables. — Ces êtres, on les appelle des *apaches ;* mais combien sont-ils plus féroces que les apaches véritables qui hurlent dans les forêts du Mexique et de la Californie !

Que l'on vienne, après cela, nous dire comme le font d'incurables optimistes, que l'homme est le plus parfait des animaux. Non, il ne l'est pas, car il est au contraire le seul qui ne puisse, comme le fait souvent la bête, atteindre son « idéal », s'il est permis d'employer ce mot quelque peu ambitieux. Les insectes eux-mêmes, une abeille, une fourmi, une chenille et son

(1) Arthur Mangin, *L'homme et la bête.*

papillon, peuvent être parfaits en leur genre, alors qu'ils sont parvenus à leur complet développement et c'est pourquoi les bêtes ne sont que très peu perfectibles étant généralement ce qu'elles doivent être.

Mais l'homme, lui, quand donc peut-il se glorifier d'avoir atteint ses qualités définitives, soit au physique, soit au moral, soit en intellectualité et, chez le plus grand nombre des représentants de la race, la somme des défauts ne l'emporte-t-elle pas sur celle des qualités?

Est-ce à dire que l'homme soit réellement inférieur aux animaux? Non sans doute en ce sens que la cause de ses nombreuses imperfections provient de la complexité de l'évolution que lui imposent ses hautes destinées; mais ce que l'on ne peut constater sans étonnement ni sans douleur, c'est que la plupart des hommes soient encore si loin, si loin du but qu'ils auraient pu atteindre, ce semble, au cours des milliers d'années qui lui ont été accordées par la patiente et généreuse Nature... en d'autres termes, combien longtemps persistent la bête dans le sauvage et le sauvage dans le civilisé.

Cette constatation, nous allons la faire en répondant à la question posée ci-dessus:

Qu'est-ce que l'homme, d'où vient-il, que fut-il et qu'est-il encore, en cet état primitif où il est enlizé depuis tant de siècles?

Faisons un peu de physiologie et pour cela consultons les philosophes, les historiens (1), les explorateurs surtout, qui ont été témoins oculaires des faits et gestes de ces sauvages, êtres étranges, élémentaires, inévolués qu'un abîme, à certains égards, semble séparer de nous.

Qu'est-ce que le sauvage? Le sauvage n'est rien d'autre que la combinaison d'un animal plus ou moins évolué et d'un homme, mais en bas-âge, d'un homme-enfant. Le voilà donc héritier de l'un et de l'autre et nous devons nous attendre à le voir agir et penser suivant la double impulsion de ces deux facteurs constitutifs. L'animal lui a légué ses besoins impérieux presque automatiques, en même temps que toutes les passions brutales de la matière. Quant à ce qu'il tient de l'enfant, c'est un héritage complet: appétits instinctifs irraisonnés, sensations imparfaites, inconscience à peu près absolue. Comme l'enfant, le sauvage sent, mais ne raisonne pas. Sa mémoire est courte, son intelligence à peine supérieure à celle de l'animal est incapable de retenir une impression quelconque de remords, voire même de regret, aussi lui est-il impossible de se replier sur lui-même pour comparer les sentiments, les idées les plus simples. Il est gourmand, irascible, violent et sa courte vue n'embrassant qu'un étroit horizon, comment ne serait-il pas le centre d'un espace qu'il remplit, en d'autres termes, foncièrement égoïste?

(1) Ch. Letourneau, *Physiologie des passions*. — Quinet, *La création*. — Joly, *L'homme avant les métaux*. — J. Lubbock, *L'homme avant l'histoire. Les origines de la civilisation*. — Le Hon, *L'homme fossile*.

Il n'a d'autres dieux que ceux des humanités bégayantes, c'est-à-dire l'inconnu, le mystérieux, ce qui frappe ou épouvante, ce que l'on redoute ou que l'on admire: l'insecte ou le lion, l'étoile ou le soleil. Comme l'enfant, le sauvage ne vit guère que dans le moment présent, il n'a pas plus d'horizon sur le passé que sur l'avenir, aussi ne cherchez ni chez l'un ni chez l'autre l'idée de justice, de bonté, encore moins celle de l'infini. Nulle notion du droit... rien d'autre que la force.

Comme une plante qui grandit et se développe feuille par feuille, bourgeon par bourgeon, l'homme acquiert successivement ses facultés élémentaires. C'est par une graduelle évolution, qu'il passe de la vie végétative à la vie de conscience, de la conscience au désir, du désir à la volonté.

Contemplons-le cet être inévolué à l'aurore de sa vie vraiment humaine, alors que, commençant à se détacher de l'animalité, il sait déjà bégayer quelques onomatopées et se tailler grossièrement des sortes d'armes en silex. Alors, pour lui, la grande et capitale affaire est de manger et de n'être point mangé par un autre affamé. Sans vêtement, sans abri contre les intempéries, la faim, une faim féroce, le torture jour et nuit. Nul lien social, pas même de famille, car l'on ne peut vraiment appeler de ce nom une association temporaire où la femme est une bête de somme toujours exposée à être dévorée soit par son mari, soit par ses propres enfants quand sa courte jeunesse sera flétrie... ou quand la chasse aura été trop longtemps infructueuse. C'est ainsi que se passaient les choses en Australie — qui nous dit qu'elles ne se passent pas encore ainsi?

A cette phase sociale, l'intelligence du primitif est tout à fait rudimentaire, équivalant à peine à celle d'un très jeune enfant européen. C'est ainsi que les Weddhas de Ceylan n'ont aucune idée des nombres et n'ont pas de mots pour dire « un » ou « deux ».

L'un de ces indigènes, nous raconte un voyageur, avait oublié les noms de son père, de sa mère et de sa femme elle-même qu'il avait vue trois jours auparavant.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

LETTRES DE JULIA

OU

LUMIÈRE DE L'AU-DELA (*Suite*).

2e Les surprises de la nouvelle vie.

« Tandis que ma main écrivait une lettre à Hélène, je pensais : « Je serais « désireux de savoir si la nouvelle vie a beaucoup étonné Julia. » Aussitôt elle écrivit :

« Oui, je n'étais pas préparée à trouver une telle similitude de la vie, des deux côtés. »

L'âme après la mort. — Quand l'âme quitte le corps, elle reste exactement la même que lorsqu'elle était dans le corps; l'âme qui est le seul vrai « Ego » et qui se sert de l'intelligence et du corps comme d'instruments, n'a plus longtemps besoin du corps. Mais elle conserve l'intelligence, les connaissances, l'expérience, la même manière de penser ; les penchants restent exactement comme ils étaient. Seulement, il arrive souvent que la désagrégation graduelle de l'enveloppe de chair obscurcit et affaiblit dans une certaine mesure le réel « Ego » qui est devenu libre par la mort. La chose la plus extraordinaire qui soit venue à ma connaissance quand j'ai passé dans l'au-delà, c'était la différence qui existe entre l'homme visible et le réel « Ego ».

Comment nous sommes jugés. — La maxime qui dit « ne jugez pas », a ici une signification toute autre, car le réel « Ego » est formé, même plus par l'emploi qu'il fait de l'esprit que par celui qu'il fait du corps. Il y a ici des hommes qui paraissaient être vils et ignobles aux yeux de leurs semblables, qui sont bien, bien, bien supérieurs, même en pureté et en sainteté, à des hommes qui, durant leur vie, avaient un air d'apparente bonté, tandis que leur esprit s'avilissait dans la méchanceté. C'est l'esprit qui fait le caractère. C'est l'esprit qui est bien plus actif, plus puissant que le corps, lequel n'est après tout qu'un pauvre instrument.

Par suite, les pensées et les intentions du cœur, les suggestions de l'esprit, ce sont là les choses pour lesquelles nous sommes jugés ; car ce sont elles qui forment et créent pour ainsi dire, le vrai caractère de l' « Ego » conscient, qui devient visible après la séparation du corps.

Le pouvoir de la pensée. — La pensée a une réalité beaucoup plus grande que vous ne le pensez. Le rêveur n'est pas aussi oisif que vous vous le figurez. L'influence de sa spéculation idéaliste peut bien ne pas le faire travailler, mais elle peut être ressentie imperceptiblement par des esprits plus

pratiques. Et ainsi, de la même manière, l'homme qui, dans le plus profond de son cœur s'adonne au mal et à des pensées impures, est capable d'engendrer des forces dont les mauvaises influences remuent les passions et ruinent la vie, peut-être même celle de ses propres enfants, lesquels probablement n'ont jamais su que leur père ait pu avoir une pensée coupable.

Les pensées sont les intentions du cœur. — Il s'ensuit que de ce côté, les choses paraissent si bouleversées. Les premiers sont les derniers, les derniers les premiers. Je vois des condamnés, des assassins et des adultériens qui ont exercé leur méchanceté dans la sphère matérielle et qui pèsent beaucoup plus dans la balance pour la pureté et la sainteté, que ceux qui n'ont jamais commis de crime, mais dont l'esprit était, pour ainsi dire, le foyer et le centre de production de pensées qui sont les semences des crimes chez les autres. Je ne veux pas dire par là qu'il vaut mieux commettre des crimes que de les penser.

Seulement que l'acte ne doit pas toujours être pris pour une preuve de méchanceté de cœur. Les fautes d'impulsion, les crimes perpétrés dans un accès de passion, font moins de mal à l'âme et font moins de mal que les pensées mauvaises dans lesquelles on s'est complu si longtemps d'avance et qui finissent par empoisonner l'âme entière.

Quand l'âme s'est dépouillée de son corps, la condition réelle de notre état est visible. C'est alors, pour la première fois, que nous sommes vus tels que nous sommes réellement ou plutôt comme nous l'avons pensé. La révélation est saisissante, et même maintenant je ne commence que d'une manière confuse à m'y accoutumer.

Le néant des choses. — Et puis, il y a une autre chose qui ne m'a pas peu surprise, ce fut ou c'est la découverte du néant des choses. Je veux dire par là, l'entière futilité de la plupart des choses qui semblent sur terre être les choses les plus importantes.

Par exemple, l'argent, le rang, la position, le mérite, la considération, et toutes les choses que nous estimons le plus sur terre, sont simplement sans valeur. Elles n'existent pas plus que le brouillard d'hiver ou le temps de l'année dernière. Elles ont eu sans doute de l'influence pendant un certain temps, mais elles ne durent pas ; elles passent comme les nuages, et ne sont plus visibles.

Un appel pour du secours. — Je désire vous demander si vous ne pouvez pas m'aider dans une affaire à laquelle je m'intéresse beaucoup. Je désire depuis longtemps trouver un endroit où ceux qui sont dans l'au-delà pourraient communiquer avec leurs bien-aimés d'ici-bas. Le monde est à présent plein d'esprits qui sont anxieux de parler à ceux dont ils ont été séparés ; tout comme je désire parler à vous, mais sans trouver une main capable d'écrire.

C'est un étrange spectacle. Des âmes pleines d'angoisse pour les morts, de votre côté ; et du nôtre, des âmes pleines de tristesse parce qu'elles ne peuvent pas communiquer avec ceux qu'elles aiment. Que pourrait-on faire pour mettre ensemble ces personnes tristes, accablées de chagrin ? Pour le faire, il faut quelque chose que nous ne pouvons pas fournir. Vous devez nous aider. Mais comment ? Ce n'est pas impossible. Et quand ce sera fait, « la mort aura perdu son aiguillon et le tombeau sa victoire ». L'apôtre pensait que cela était fait. Mais la tombe n'a pas été si aisément vaincue et la mort garde son dard. Qui peut nous consoler de la perte de nos bien-aimés? Seulement ceux qui peuvent nous montrer qu'ils ne sont pas perdus, mais qu'ils sont avec nous plus que jamais. Ne savez-vous pas que j'ai été beaucoup plus avec Hélène, depuis que je me suis désincarnée, que je n'avais coutume de l'être ? Mais, je reste avec elle d'une manière si intime que je n'aurais pu le faire avant. Je n'ai jamais été plus avec elle que je ne l'ai été depuis que je suis venue de ce côté. Mais elle ne l'aurait pas su et vous n'auriez pas entendu parler de moi du tout, si ce n'avait été le fait de votre rencontre.

Nécessité d'un bureau de communication. — Ce qui est nécessaire, c'est un bureau de communication entre les deux mondes. Ne pourriez-vous pas établir une sorte de bureau avec un ou plusieurs médiums dignes de confiance? Ne serait-ce que pour permettre, même une fois, à ceux qui sont dans le chagrin sur terre de savoir, que leurs soi-disant morts sont plus près que jamais auparavant, cela aiderait à sécher plus d'une larme et à apaiser plus d'une douleur. Je pense que vous pourriez compter sur l'active coopération de tous de notre côté.

Nous sommes ici pleins de joie dans l'espoir que cela viendra se réaliser. Pensez combien nous devons être chagrinés de voir tant d'êtres que nous aimons s'affliger sans espoir, quand ceux pour qui ils s'affligent s'efforcent en vain par tous les moyens de se rendre conscients de leur présence. Plusieurs même sont torturés par l'agonie et se figurent que leurs bien-aimés sont perdus en enfer, quand en réalité ils sont dans les bras de Dieu qui embrasse tout de son amour ! Ma chère Hélène, je t'en prie parles-en avec Minerve et vois ce qui peut être fait. C'est la plus importante chose à faire, car elle apporte avec elle la trompette de l'archange, qui vient annoncer que ceux qui étaient dans leurs tombeaux s'éveilleront et marcheront de nouveau parmi les hommes.

Un retour à la vie spirituelle. — Je fus d'abord étonnée d'apprendre quelle importance les esprits attachent aux communications qu'on leur permet d'avoir avec ceux qui sont sur terre.

Je puis, en effet, facilement comprendre, car je le sens moi-même, le désir ardent qu'il y a à parler à ceux que vous aimiez et que vous aimez ;

mais c'est beaucoup plus que cela. Ce qu'ils me disent de tous côtés, et surtout mes chers guides, c'est que le temps est venu où il y aura un grand réveil spirituel parmi les nations, et que l'agence qui est appelée à le faire naître est l'immédiate et concluante démonstration, pour chaque cas individuel qui le cherche, de la réalité de l'esprit, de la permanence de l'âme et de l'immanence du Divin. Je dis : « Mais comment puis-je aider ? »

Elle écrivit : « Vous êtes un bon médium-écrivain. Si vous vouliez permettre à un des esprits qui sont de ce côté et dont les parents ou amis désirent entendre parler, de se servir de votre main, vous pourriez avoir presque une entière confiance dans l'esprit qui se sert de votre main. En tout cas, je pourrais toujours expliquer pourquoi ils n'ont pas pu se servir de votre main. »

3° De la félicité du Ciel.

« Une autre fois, je lui demandai : « Qu'est-ce qui fait par exemple, le ciel « meilleur que la terre ? »

La différence entre le ciel et la terre. — Elle écrivit : Il y a des degrés dans le ciel, et le ciel le plus bas est plus élevé que le plus merveilleux spectacle de la félicité que vous ayez jamais eue. Il n'y a rien à quoi vous puissiez comparer notre état d'amour continuel dans ce monde, excepté la suprême béatitude de l'amoureux qui est parfaitement satisfait et ravi de celle qu'il aime. Car toute la différence entre ce côté et le vôtre consiste en ceci — sans entrer maintenant dans la question de corps et de matière — c'est que nous vivons dans l'amour, qui est Dieu, et vous, trop souvent, vous vivez dans le malheur qui est le résultat fatal de l'absence de Dieu, qui est amour.

Le secret du salut du monde. — Il y a beaucoup d'amour sur terre. S'il n'en était pas ainsi, ce serait l'enfer. Il y a l'amour de la mère pour ses enfants, du frère pour la sœur, du jeune homme et de la jeune fille, du mari pour sa femme, des amis entre eux, soit hommes ou femmes ou encore l'amitié entre les deux sexes. Toutes ces formes de l'amour sont les rayons du ciel sur terre. Aucun d'eux n'est complet. C'est la lumière qui étincelle des facettes du diamant dont le tout est Dieu. L'homme ou la femme, si ordinaires qu'ils soient, quand ils aiment sont aussi longtemps qu'ils aiment inspirés par le Divin. Tout le secret du salut du monde consiste en ce que vous devez avoir plus d'amour, plus d'amour, plus d'amour.

Vous me direz qu'il y a de l'amour qui est égoïste et de l'amour qui est coupable. Cela est vrai, mais c'est parce que l'amour est imparfait. Ce n'est pas de l'amour quand il mène à l'égoïsme. L'amour qui conduit une mère à ne s'occuper que de ses propres enfants et néglige tous ses devoirs envers les autres, n'est pas nuisible en lui-même ; c'est seulement parce qu'elle n'a pas assez d'amour pour les autres que son amour pour ses enfants la rend

égoïste. Le grand besoin, partout où l'amour semble rendre le peuple égoïste, n'est pas moins de l'amour pour ceux qu'il aime, mais plus d'amour pour ceux qui sont négligés. Jamais vous n'aimez quelqu'un de trop. C'est seulement parce que nous n'aimons pas les autres assez. Le parfait amour partout est l'idéal divin, et quand l'amour manque quelque part, alors il y a grand péril que le mal n'arrive. Mais, même un amour coupable pour autant qu'il vous met hors de vous-même et vous fait travailler péniblement et prier, et vivre, et peut-être mourir pour l'homme ou la femme que vous n'auriez jamais dû aimer, vous rapproche du Ciel plus que le mariage égoïste sans amour : Je ne dis pas ceci contre le mariage. Je sais que vous pensez que c'est une doctrine dangereuse. Toute vraie doctrine est dangereuse, mais n'est pas moins vraie à cause de son danger. Il n'y a pas de doute que beaucoup d'amour semblable est très égoïste, et n'est pas du tout de l'amour. Il n'est pas facile de le distinguer de la haine la plus mortelle. C'est de l'indulgence pour soi dans sa pire forme. Or, toute espèce d'amour est de la nature de l'abnégation de soi-même. Il y a beaucoup de choses dont il faut se souvenir. Nous n'avons pas seulement à penser quel en est le résultat pour nous-mêmes, mais aussi pour d'autres personnes dont quelques-unes même ne sont pas encore nées.

Ce que signifie le vrai amour. — Aimer donc quelqu'un réellement, vraiment, veut dire que nous nous mettons à sa place, l'aimant comme nous-mêmes, désirant pour lui ce qu'il y a de meilleur, et faisant abnégation de nous-mêmes et de nos propres plaisirs pour les lui procurer. C'est là le vrai amour, et partout où vous le trouvez, vous trouverez une étincelle de Dieu. Voilà pourquoi les mères sont plus près de Dieu qu'aucun autre. Elles aiment davantage, c'est-à-dire elles sont plus comme Dieu ; ce sont elles qui empêchent la terre de devenir un grand enfer.

Dieu est amour. — Or, ma chérie, attachez-vous à cette doctrine dominante : L'amour c'est Dieu ! Dieu c'est l'amour ! Plus vous aimez et plus vous êtes comme Dieu. C'est seulement quand nous aimons profondément, vraiment, que nous nous sentons être nous-mêmes, ou que nous voyons le Divin dans la personne aimée. O Hélène, Hélène ! si je pouvais revenir et parler aux enfants des hommes, je crois que je ne désirerais dire rien que ceci. L'amour ! L'amour, c'est l'accomplissement de la loi, l'amour, c'est la contemplation de la face de Dieu. L'amour c'est Dieu, Dieu c'est l'amour ! Si vous désirez être avec Dieu, aimez ! Si vous voulez être au Ciel, aimez ! car le Ciel diffère principalement de la terre et de l'enfer en ce que au Ciel tous aiment avec toute la force de leur être ; et toute croissance en grâce est croissance en amour. Amour ! amour ! amour ! c'est le premier et le dernier mot. Il n'y en a pas d'autres, car Dieu, qui est amour, est tout en tout, l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier monde sans fin. Oh ! mon Hélène

chérie, c'est là en vérité la vraie parole. C'est le Verbe dont le monde a besoin; c'est le Verbe qui s'est fait chair et qui vit parmi les hommes. — Amour ! amour ! amour !

4° Pleurant les morts !

« La lettre suivante fut écrite à un ami chéri qui était anéanti sous le « coup d'un immense chagrin que lui avait causé la mort d'un parent.

« J'en ai supprimé tout ce qui était exclusivement personnel à l'ami en « question ; mais la lettre dans son ensemble peut être adressée à quicon- « que se désole pour les morts comme à ceux qui sont sans espoir. »

Au lit d'un mort. — J'étais souvent avec vous pendant la dernière maladie de votre bien-aimée, et je désirais tant vous aider, mais je ne pouvais ni me faire voir, ni me faire entendre. J'étais près de vous, le jour où elle est passée de notre côté. Nous étions tous là pour l'attendre, et je sentais que c'eût été une si grande consolation pour vous, de pouvoir vous dire, combien elle était heureuse avec sa mère, son mari et les autres. Mais, hélas! hélas ! vous étiez tous si inintelligents, nous ne pouvions vous faire rien comprendre.

Une tendre remontrance. — Mon bien-aimé, dans quel but vous lamentez-vous ainsi comme quelqu'un qui n'a pas d'espoir ? N'est-ce donc qu'un vain mot que « le Christ a démontré la vérité de l'immortalité? Pourquoi, puisque vous avez la certitude de la continuité de l'existence de vos aimés, vous sentez-vous aussi inconsolable et abandonné, comme s'il n'y avait pas d'autre monde et comme si Christ n'avait jamais triomphé sur la mort et sur le tombeau? Pourquoi vous chagrinez-vous comme ceux qui n'ont pas d'espoir?

Ne savez-vous pas que vous êtes comme une ville placée sur une colline qui ne peut être cachée ? Combien de milliers, de millions dis-je, de pauvres âmes sur toute la surface du monde dont la vie sera attristée par vos larmes, alors qu'ils auraient pu être réjouis par le rayonnement de votre sourire, si seulement vous aviez réellement eu confiance dans l'amour de Dieu!

Une occasion perdue. — Je ne dis pas que vous avez été très coupable; je veux seulement dire que, soit par mauvaise santé ou excès de travail, vous n'avez pas tiré le meilleur parti d'une occasion. Mon très cher ami, je ne veux pas que vous pensiez que je me permettrais de dire ces choses à quelqu'un à qui je dois tout, et qui m'a appris presque tout ce qui m'a été utile dans ce monde, si je n'étais de ce côté, et que nous pouvons voir des choses ici que vous ne pouvez pas. J'espère cependant que vous serez capable, de donner au monde entier un exemple, non pas de ce qu'on appelle résignation chrétienne, qui n'est souvent qu'un autre mot pour soumission désespérée, mais le contentement et la joie indicibles qui sont le droit naturel de ceux qui vivent dans l'amour de Dieu. Ceci n'est pas mon message seul,

c'est le message de tous ceux qui sont de ce côté. Pourquoi avez-vous été élevé et placé si haut, si ce n'est pour que vous puissiez faire briller son amour sur tous ceux qui vous voient, comme un miroir qui réfléchit les rayons du soleil ? Mon bien cher ami, pourquoi ne pleurez-vous pas, non pas parce que votre bien-aimée est avec nous, mais parce que vous avez fait si peu de cas de la magnifique occasion que vous avez de prouver à tous que l'autre monde est le monde de Dieu pour vous, et que ceux qui sont perdus pour d'autres, ne sont pas perdus pour vous qui croyez!

Il ne sert à rien de dire que vous croyez si vous ne croyez pas. A quoi bon de dire que vous avez chaud quand vous grelottez de froid? Je dois vous prier de ne pas m'en vouloir et de ne pas penser que je pourrais dire un seul mot, concernant quoi que ce soit de ce que nous voyons si clairement, oui si clairement, qui pourrait vous faire de la peine. Quel bonheur il y a maintenant de prouver à tous la réalité du triomphe du Christ sur la mort.

Guides de l'amour de Dieu pour l'homme. — Que puis-je dire pour vous convaincre? Vous dites qu'il est facile pour moi de vous gronder, mais vous ne pouvez ni m'entendre ni me voir. Vous étendez vos mains dans les ténèbres pour votre bien-aimé qui se trouve près de vous et vous ne sentez rien, et vous êtes inconsolable, et votre cœur se révolte et vous ne croyez pas.

Eh bien, aussi longtemps que vous êtes incrédule, aussi longtemps vous perdrez votre pouvoir d'être le conducteur de l'amour de Dieu pour l'homme.

Le secret qu'a tout pouvoir de venir en aide à l'homme, est que vous soyez un instrument passif dans les mains de Dieu afin de pouvoir enseigner, montrer et prouver ce qu'il dit. Quand vous-même ou l'incrédulité intervenez, il y a faiblesse et perte de pouvoir. Je ne veux pas dire par là que ce soit ce qu'on appelle généralement de l'égoïsme, je veux dire l'obscurité des choses matérielles qui nous éloigne de Dieu et de sa Vérité.

La mesure du chagrin de l'incrédulité. — Ce n'est pas la peine de dire que vous croyez quand vous vous sentez triste. Celui qui croit réellement ne peut jamais être triste. La mesure de votre chagrin est la mesure de votre incrédulité. Nous qui vivons dans l'atmosphère de l'amour de Dieu, nous sommes tristes de nos imperfections. Mais quand l'acte n'est pas le nôtre mais le sien, quand le fait est ce que sa sagesse et son amour ont accompli, et non pas ce que notre égoïsme et nos fautes ont produit, alors la douleur est la mesure du thermomètre spirituel de notre incrédulité.

La mort et la tristesse du monde. — Pardonnez-moi; je regrette d'avoir à vous dire ces choses, vous qui avez été mon maître, à qui je dois tout ce que je suis maintenant, ô mon ami bien-aimé. Ce n'est pas agréable pour moi de vous dire ces choses. C'est une chose bien dure. Mais je connais votre foi et je connais votre amour, et j'ai confiance de les voir briller radieux et comme l'amour de Dieu devant les yeux d'un monde attristé. Quelle terrible

vue que celle de la race humaine ! Rien de ce que vous avez jamais dit, ou écrit ou rêvé ne pourrait jamais exprimer le sens de l'horreur et la quantité de malheur et d'angoisse qui règne sur le monde par suite de la présence de la mort. La mort est venue par la faute ; Christ est venu triompher sur l'une et l'autre. Mais Il n'a pas triomphé si ceux qui se servent de Son nom ne comprennent pas le vrai sens de l'immortalité de leurs bien-aimés. Christ a détruit le voile obscur que le péché avait mis entre les deux mondes. Christ a ouvert le monde des esprits à ceux qui sont sur terre. Mais depuis son temps, le voile a été graduellement remis ; jusqu'à ce que maintenant la mort soit devenue une séparation aussi tangible qu'elle l'était du temps des païens. Mais cela doit être changé et c'est à vous qu'incombe le devoir d'une grande partie de ce travail ; c'est un privilège distingué, une glorieuse opportunité.

Faites un retour sur vous-même, non pas comme celui qui se désole pour les morts qui sont perdus, mais comme celui qui se réjouit d'avoir trouvé ceux qu'il croyait perdus.

Et si vous êtes fidèle, alors la joie de l'amour de Notre-Seigneur, qui remplira votre cœur, sera comme le point du jour qui luit d'en haut aux regards tristes et voilés par le chagrin de la race humaine.

Et maintenant mon très cher et estimé ami, pardonnez-moi ! Ce que j'écris, ce n'est pas pour moi seule, mais pour tous ceux qui sont de ce côté qui ont mis en vous leur espoir. Au revoir !

Votre amie affectionnée,

JULIA.

5° La loi du développement spirituel.

Les communications avec les Esprits ne sont pas nuisibles aux Esprits. — « Une de ses communications qui fut donnée le 18 juin 1893, était évidem- « ment adressée à moi toute entière. »

Je suis dans l'au-delà, mais je suis en constante communication avec vous du côté de la terre. Cela a été pour moi une grande source de félicité. Je ne puis pas concevoir comment il est possible à quiconque de se figurer que de telles communications peuvent retarder le progrès. Le progrès dépend de l'amour et du service ; et vous limitez la surface des deux quand vous mettez un mur d'airain entre les sphères. La conception de la terre considérée comme lieu géographique est très matérielle. Vous pensez trop à la matière. Vous ne pouvez pas comprendre que pour moi et pour tous ceux qui sont de ce côté, vous êtes des esprits obscurs dans un petit corps limité et conditionné par cette obscurité. Mais le réel « Ego » est esprit, non pas obscurci par la chair ; et la vie est un ministère et un sacrifice, un service et de l'amour.

Donc, comme ce moyen de communication me rend capable de secourir

et de servir ceux que j'aimais, qui sont souvent douloureusement contraints et troublés, vous pouvez voir combien est absurde la doctrine qui dit que les communications sont un obstacle au développement.

La leçon de l'incarnation. — La question ici se pose d'emblée: Christ eut-il tort? Son incarnation a-t-elle diminué sa Divine Nature et lui a-t-elle nui? Dans la négative, souvenez-vous donc de son propre exemple. De même qu'Il nous a sauvés, de même nous devons sauver les autres, en marchant aussi loin que possible sur les traces de Notre-Seigneur. Vous êtes à même d'attester le fait si, oui ou non, pendant les onze mois que j'ai été en communication avec vous, j'ai cherché autre chose que votre bien-être et celui de vos amis. Cela vous aurait-il été bon d'être sans mon amitié? J'ai été toujours près de vous, et j'ai plus d'une fois été à même de vous dire ce qui devait arriver, de vous expliquer ce qui paraissait mystérieux, et en général de vous aider et de vous encourager dans tout votre travail. Qu'y a-t-il là qui puisse faire du mal? Je suis étonnée que l'on puisse avoir l'esprit aussi matériel que de s'imaginer que la sphère terrestre est une surface géographique et non spirituelle. Personne n'est sur la sphère terrestre qui vit dans l'esprit du Seigneur. Le lien est immatériel, l'esprit est tout.

Les lamentations des épreuves. — Or, il y a des millions de bonnes âmes ici, dont l'amour pour ceux qu'ils ont laissés sur terre est vaste et dévorant. Il y a des mères qui ont été ravies à leurs enfants; il y a des femmes qui ont perdu leurs amants ou leurs maris; il y a des hommes sans nombre qui aiment et qui ont perdu leur seule joie dans la vie, pendant qu'il y avait un abîme entre eux et ceux qu'ils aimaient. Oh, mon cher ami, ne dites pas de telles absurdités! A quoi bon de dire qu'ils devraient trouver leur entière consolation dans l'amour de Dieu? Comment Dieu s'est-il révélé à moi?

Il se révèle seulement à ceux qui aiment; il n'y a point de Dieu quand il n'y a pas d'amour.

Croyez-vous que nous, de ce côté, parce que nous vivons plus visiblement dans la présence de Dieu, et plus consciencieusement dans la lumière de l'amour de Notre-Seigneur, nous aimons moins pour cela ceux que nous aimions sur terre? Je vous dis que c'est une erreur. C'est tout à fait le contraire. Nous les aimons de plus en plus, à mesure que nous nous développons en grâce et dans la connaissance du Seigneur.

La barrière doit être détruite. — Mais comment se fait-il que nous nous trouvions séparés par une barrière de ceux que nous aimons? En partie, sans aucun doute, par notre propre faute. Mais, aussi, grandement par la vôtre.

Une armée du Dieu vivant. — On vous a enseigné la communion des saints; vous dites et vous chantez toute espèce de choses au sujet des susdits saints, en haut et en bas, comme s'ils étaient une armée du Dieu

vivant; mais quand l'un de nous de l'autre côté essaie de faire quelque effort pour vous permettre de comprendre son identité, et de vous faire sentir que vous êtes entouré par un si grand nombre de témoignages, alors s'élève un cri : C'est contre la volonté de Dieu ! c'est se mêler des démons ! c'est conjurer les mauvais esprits ! Oh mon ami! Mon ami ! Ne vous laissez pas tromper par ces cris fallacieux! Suis-je un démon, moi? Suis-je un esprit familier? Fais-je quelque chose qui soit contraire à la volonté de Dieu, quand j'essaie sans cesse de vous inspirer plus de foi en Lui, plus d'amour pour Lui et pour toutes ses créatures, et en un mot de vous rapprocher de plus en plus de Dieu ? Vous savez que je fais tout cela. C'est ma joie et la loi de mon être. Je continuerais à le faire même si vous refusiez de me servir de votre main. Je suis plus privilégiée que la plupart, parce que je puis interpréter consciencieusement mes actes pour vous. Mais je ne fais consciencieusement pour vous que ce qui est fait aux autres qui sont plus ou moins inconscients des influences auxquelles ils sont soumis.

Une félicité venant d'en haut. — Prenez, ma petite chérie Hélène, pour exemple. Je ne lui écris plus jamais avec votre main, parce que je puis communiquer directement avec elle et je le fais. Je ne me rends pas visible à ses yeux; mais elle sait que je suis avec elle constamment et toujours plus, quand elle est plus tourmentée. Mais s'il ne vous était pas arrivé d'être à F... comme vous dites, Hélène n'aurait eu qu'une vague semi-conscience, qu'on oserait à peine nommer un espoir, que j'étais avec elle. Maintenant elle le sait. Et vous pouvez lui demander si ce n'est pas pour elle une grande félicité venue d'en haut.

Un océan d'amour céleste. — Oh, mon ami, mon ami, vous ne connaissez pas le volume d'eau rafraîchissante qui jaillira de ce rocher si vous frappez dessus, combien d'êtres seront sauvés qui meurent dans un aride désert d'incrédulité. Je ne parle pas maintenant de religion, je parle d'amour. Il y a de l'amour dans ce monde comme il y a de l'eau dans la mer. Ses vagues gémissent et sanglotent sur la rive de la vie humaine; mais vous ne pouvez ni m'entendre, ni me comprendre. Pourquoi ne cherchez-vous pas à inonder ce monde d'amour céleste? Si vous ne le faites pas, qu'est-ce qui vaut la peine d'être fait ?

Les dangers des communications avec l'Au-delà. — Je désire dire maintenant un mot au sujet du danger des communications dont vous entendez tant parler. Je n'ai pas beaucoup à dire. Qu'il y a de l'amour de ce côté, est vrai.

Le diable et ses anges ne sont pas de simples abstractions métaphysiques. Il y en a de mauvais, de faux, de frivoles de ce côté, comme il y en a de votre côté. Nous ne pouvons pas étendre le but et la portée de l'existence, sans, en même temps, accroître le pouvoir de la tentation, de la perte et du

péril probables. Mais toute la question est une question de mesure. Et ce que je veux vous demander, c'est ceci : Vous, ou tout autre de votre monde, avez-vous jamais cessé de communiquer avec vos enfants, quand ils étaient partis pour aller vivre de la vie plus agitée d'une ville, par la pensée qu'ils sont entraînés dans le tourbillon des tentations et par le risque du mal et du danger? Vous riez de la suggestion. Pourquoi ne riez-vous pas également quand ceux que vous aimiez sont partis non pour New-York, Chicago ou Londres, mais quand ils sont entrés dans la présence de Dieu ?

Je ne vous demande pas d'ouvrir une porte dans votre âme pour que tous ceux qui se sentent disposés, et qui sont ici puissent entrer pour la posséder. Vous pouvez, si vous voulez, soit de ce côté ou de l'autre, entrer en camaraderie avec les bons ou les mauvais. Je puis dire que cela est aussi vrai de ce côté que du vôtre, qu'il est possible de faire des connaissances dont il est peut-être difficile de se débarrasser.

Mais il en est de même à Londres. Vous ne craignez pas de venir à Londres de la campagne, bien qu'à Londres il y ait des milliers de voleurs, d'ivrognes, d'escrocs et d'hommes de vie mauvaise et vicieuse.

Le risque : rien à aimer. — Vous dites que vous veniez à Londres pour travailler et que par conséquent c'était impossible d'éviter le danger.

Oui, et de même qu'on est forcé de courir les risques de communiquer avec le domaine plus grand de l'existence spirituelle.

Vous demandez pourquoi ? Oh, mon ami, pourquoi? Est-il besoin de faire cette question ? S'il en est ainsi, alors vous n'avez jamais aimé, ou connu la passion ardente d'aider ceux qu'on aime. Je laisse là le fait de l'amour. Je ne veux pas discuter maintenant sur ce que vous aimez et connaissez, de l'importance de comprendre la nature partielle de la vie terrestre. Je me base sur le grand et universel besoin du cœur humain qui n'a pas conscience de la présence et de l'existence des êtres bien-aimés enlevés subitement par la mort : Ce que vous appelez, mort, et qui est réellement l'entrée dans la vie. Il est nécessaire de courir le risque d'être avec de mauvais esprits pour le bien qui résulte d'être en contact consciencieux avec les bien-aimés disparus avant.

Rien de surnaturel. — Et croyez-moi, le danger est terriblement exagéré. Il provient presque entièrement des notions fausses et insensées qui ont prévalu. Si seulement vous pouviez vous pénétrer de l'idée de la continuité de l'existence ; si seulement vous vous souveniez que, quoique les conditions de l'existence soient changées, la vie elle-même ne change pas, vous n'auriez plus à affronter autant de méchancetés qui proviennent de ce que vous croyez, que quand nous vous parlons, vous êtes mis en présence d'une espèce de bouleversement spirituel de quelque chose de tout à fait surnaturel qui vient troubler votre vie.

Une telle chose que le surnaturel n'existe pas. Tout est naturel, et Notre Seigneur est le Seigneur de tout!

FIN DES PREMIÈRES SÉRIES.

(*A suivre.*)

Traduit de l'anglais par
le professeur C. MOUTONNIER

LA MORT N'EXISTE PAS

Par FLORENCE MARRYAT

CHAPITRE XXVIII

V. — Mme Fay

Il y avait une jeune femme, appelée Annie Eva Fay, qui vint d'Amérique en Angleterre il y a quelques années et parut aux « Hanover Square Rooms » dans une exhibition à la manière des frères Davenport et MM. Maskelyne et Cook. Il ne faut pas la confondre avec la Mme Fay qui fait le sujet de ce chapitre parce qu'elles n'ont rien de commun.

Quelqu'un de Boston m'avertit de ne pas aller aux séances publiques de cette Mme Fay qu'il me décrivait comme trop physiques et grossières, où les influences étaient trop matérielles de même que l'assistance.

Cependant, quand j'étudie une question, j'aime à voir et à entendre tout ce qui s'y rapporte afin de me faire une opinion indépendante de toute autre. Donc, un soir, j'allai chez Mme Fay et m'assis dans un coin paisible attendant les événements. Le cercle comprenait certainement quelques personnes de la basse classe d'où je conclus que nous en aurions pour notre argent. Les médiums, de même que les autres professionnels, fixent leurs prix d'après le quartier de la ville où ils opèrent. Pourtant chaque assistant était silencieux et évidemment croyant.

Un jeune homme en grand deuil avec une petite fille également en noir, de cinq à six ans, attirèrent tout de suite mon attention par leur tenue affligée et renfermée. Ils étaient évidemment venus là dans l'espoir de voir quelqu'un qu'ils avaient perdu.

En traversant la salle pour se rendre au cabinet, Mme Fay me parut une petite femme simple et calme, sans bruit ni vulgarité. Son cabinet était fermé par des rideaux faits seulement d'étoffe blanche et suspendus à des montants dans l'un des coins de la pièce, la disposition la plus simple possible, on le voit.

Le moindre bruit ou mouvement à l'intérieur, comme pour s'habiller ou s'arranger aurait été perçu tout de suite par les assistants du dehors qui étaient éclairés par la lumière d'un bec de gaz ordinaire avec globe.

Malgré cela, Mme Fay n'était pas assise depuis quelques minutes que coururent par la chambre deux des plus curieuses matérialisations que j'aie jamais vues et toutes deux aussi opposées à Mme Fay, en apparence, que des créatures peuvent l'être.

L'une était une femme de journée, irlandaise, ou une marchande de pommes (elle pouvait être l'une ou l'autre); avec un visage brun, ridé, le nez épaté, les cheveux gris embrouillés, un chapeau écrasé, l'ensemble sale et désordonné, et une langue qui pouvait largement parler l'irlandais et appeler une pêche une bêche tout à la fois. Biddy, c'était son nom, était accompagnée par un boy, crieur de journaux des rues, un de ces gamins qui courent après les voitures, et font tourner les roues de Catherine (1) dans la boue, et parlent un argot de gouttière dans un style complètement inintelligible pour la portion convenable des assistants. Tous deux allaient d'une manière fort drôle assurément, mais nullement édifiante et calculée, pour faire sortir tout investigateur du spiritisme avec l'impression que c'étaient de mauvais esprits envoyés pour le détruire. Que l'un ou l'autre fût représenté par Mme Fay, est chose hors de question. Dans le premier cas, elle eût été si habile actrice qu'elle aurait fait fortune sur la scène. Quant au garçon Teddy il était bien trop petit pour elle et Biddy était beaucoup trop grande. En outre aucune actrice, quelque expérimentée qu'elle pût être, n'aurait pu se transformer aussi promptement. Je fus donc parfaitement convaincue que ni l'un ni l'autre n'étaient le médium, quand même je n'aurais pas vu sa figure tout le temps assise sur sa chaise à travers les minces rideaux.

Pourquoi des manifestations si basses sont-elles permises? Je suis incapable de le dire. Il n'était pas étonnant qu'elles eussent choqué la sensibilité de mon amie. Je me sentis moi-même à moitié disposée, quand elles parurent, à me lever et à me retirer. Toutefois, je fus très contente ensuite de ne l'avoir pas fait. Ces deux figures disparurent après un moment et furent remplacées par une personne très plaisante, esprit de cabinet, appelé Gypsy et qui semblait avoir appartenu à une tribu de bohémiens sur la terre, tant elle était brune, espiègle et vive. Le jeune homme en deuil fut appelé ensuite et je le vis parler très sérieusement à un esprit féminin. Après un moment, il le prit par la main et le conduisit hors du rideau et appela par son nom la petite fille qu'il avait laissée sur sa chaise. L'enfant regarda, cria: « Maman, maman ! » et se jeta dans les bras de l'esprit qui s'agenouilla et l'embrassa. Nous pouvions entendre l'enfant sangloter et dire : « Oh !

(1) Soleil, feu d'artifice.

maman, maman, pourquoi êtes-vous partie ? » c'était une scène très attendrissante, du moins me le semblait-il.

La reconnaissance immédiate par la petite fille et sa parfaite inconscience que sa mère n'était pas revenue en sa propre personne, eussent été plus convaincantes de la réalité du spiritisme pour un sceptique que cinquante « miracles » d'une plus grande importance. Quand l'Esprit de la mère dut partir, la douleur de l'enfant fut vraiment visible. « Emmenez-moi ! » disait-elle sans cesse. Son père dut la rapporter sur sa chaise et quand ils y revinrent, tous les deux pleuraient à l'unisson. Comme il était assis près de moi, ce pauvre homme me dit en manière d'excuse : « C'est la première fois, « voyez-vous, que Mary a vu sa chère mère, mais je voulais avoir son témoi- « gnage d'identité et je pense qu'elle l'a bien donné... pauvre petite fille ! « Elle ne voudra jamais plus me laisser venir seul, maintenant. » Ce à quoi « je répondis : « Je pense que c'est une pitié de l'amener si jeune ici. » Et je le pensais.

Florence ne vint pas (elle me dit plus tard que l'atmosphère était trop grossière et qu'elle ne pouvait s'y former) et je commençais à croire que personne ne viendrait pour moi quand un simple matelot, dans le costume ordinaire des marins, sortit vivement du cabinet et commença à danser une gigue devant moi. Il la dansa dans la perfection et avec accompagnement de claquements des doigts pour marquer la mesure et quand ce fut fini, il donna un coup de jambe comme font les matelots et se tint devant moi. « Êtes-vous venu pour moi, mon ami, lui demandai-je ». — « Pas exactement, » répondit-il, « mais je viens préparer le chemin au cap'tain' qui va venir ; « nous étions ensemble sur *l'Avenger*. » (Tout le monde sait que mon frère aîné Frédérick Marryat fut noyé dans le naufrage de *l'Avenger* en 1847 ; mais comme j'étais une petite fille en ce temps-là, et n'avais aucune souvenance de lui, je ne songeais jamais à le revoir. Il était premier lieutenant quand il mourut, aussi ne sais-je pas pourquoi le matelot lui décernait le brevet de capitaine, mais je répète ses paroles textuellement.)

Après une minute ou deux, je fus appelée au cabinet, et je vis mon frère Frédérick que je reconnus à sa ressemblance, se tenant là, en uniforme naval, mais paraissant raide et peu naturel. Il sourit en me voyant mais n'essaya pas de m'embrasser. Je lui dis : « Quoi ! Frédérick ! Est-ce bien vous ? Je « croyais que vous ne pensiez plus à moi ». Il répliqua : « Oublier, petite « Flo ? l'aurais-je pu ? Pensez-vous que je ne vous aie jamais vue depuis ce « temps, ni que je n'aie entendu rien de vous ? Je connais tout, je sais tout ! » — « Alors, vous devez savoir que je n'ai pas passé une vie bien heureuse » dis-je. — « N'y pensez pas, répondit-il, cela ne vous sert à rien, cela vous a rendue bonne ! » Mais tout ce qu'il disait était sans vie, comme s'il parlait

mécaniquement, ou peut-être parce que c'était la première fois qu'il se matérialisait.

Je lui disais adieu et baissais le rideau lorsque je m'entendis appeler deux fois « Flo, Flo ! » et, me retournant, je reçus ma sœur Emily dans mes bras. Elle se ressemblait exactement, mais elle n'eut que le temps de m'embrasser, et de soupirer « si contente, si heureuse de se revoir ! » qu'elle parut faiblir, ses yeux se fermèrent, sa tête retomba sur mon épaule, et, avant que j'eusse le temps de comprendre ce qui se passait, elle avait glissé dans mes bras qui la soutenaient et s'était enfoncée dans le parquet. Je sentais encore le poids de son corps sur mes bras qu'Emily avait tout à fait disparu. J'en demeurai toute désappointée.

J'avais longtemps désiré revoir cette sœur et lui parler confidentiellement mais, il y avait dans cette chambre quelque chose de contraire (ce que Florence me dit ensuite) ou, s'il y avait une autre cause, je ne sais, mais, très certainement, mes amis ne semblaient pas très florissants.

J'éprouvai un autre désappointement pénible avant de m'en aller. Une voix dit du cabinet : « Il y a ici deux bébés qui demandent la dame assise sous le tableau. » Il n'y avait qu'un tableau dans la chambre et j'étais dessous. Je regardai avidement vers le cabinet et en vis sortir la princesse Gertie « conduisant une petite fille à tête blonde, pieds nus, et couverte simplement d'une chemisette. C'était « Joan », la « Yonnie », que j'avais si souvent demandé à voir et je me levai dans le plus grand empressement pour recevoir ce petit couple et juste, comme ils gagnaient le milieu de la chambre, marchant à petits pas soigneux comme font les bébés qui essaient leurs premiers pas l'Esprit de cabinet « Gipsy » bondit hors des rideaux et, disant d'un ton décidé : « Nous ne voulons pas d'enfants ici ! », elle plaça ses mains sur les têtes de mes petits et les fit disparaître dans le sol. Elles parurent s'émietter sous mes yeux et je ne vis plus rien, mais je ne pus retenir mon douloureux mécontentement et m'écriai « Oh ! qu'est-ce que « vous avez fait? ce sont mes bébés et j'ai longtemps désiré les revoir » — « Je n'y puis rien, répondit Gipsy, mais ce n'est pas une séance pour les « enfants. » J'étais tellement vexée que je ne pris plus d'intérêt à ce qui suivit. Un grand nombre de formes apparurent, trente ou quarante en tout; mais, comme je rentrai à l'hôtel et commençai à rédiger mes notes, je puis à peine me rappeler qui elles étaient. Tout le temps je rêvais de la joie que j'aurais éprouvée à tenir la petite tête blonde de « Yonnie » dans mes bras.

Pour la Traduction :
LÉOPOLD DAUVIL.

CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS A PARIS

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs et à tous les spirites parisiens que M. Léon Denis fera, le dimanche 19 juin prochain, à 3 heures, salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, une conférence sur le sujet suivant :

Le spiritisme et la mission du XX^e^ siècle.

Cette conférence sera faite sous le patronage de la Société française des études psychiques dont le siège est 57, faubourg Saint-Martin. On trouvera des cartes chez MM. Drubay, trésorier, 92, boulevard Richard Lenoir ; Henri Rousseau, 16, boulevard Beaumarchais et Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

L'OREILLE

Sur le point de mourir, Sully-Prudhomme « ne *pouvait envisager le néant avec sérénité* ».

HENRI POINCARÉ.

(*Discours de réception à l'Académie*).

Un jour, un athée convaincu de l'inexistence de Dieu, et parfaitement honnête dans son matérialisme pur, m'affirmait que, dans l'observation de la nature, rien n'autorise le penseur à admettre l'action d'une cause intelligente.

— Je vous entends fort bien, répliquai-je. Mais si je vous entends, et si je puis raisonner avec vous, c'est parce que j'ai une oreille, et même deux. Vous n'avez jamais regardé votre oreille, naturellement.

Mais si, je l'ai vue parfois, de profil, dans un miroir. Où voulez-vous en venir ?

— De profil, ce n'est pas suffisant. Il faudrait la considérer de face, et même en pénétrer le mécanisme intérieur. Ne vous donnez pas de torticolis pour cela. Regardez simplement la mienne.

Vous voyez d'abord le tour, bien ourlé, ce que les anatomistes appellent l'hélix, bordant le pavillon, puis, au dedans, un enfoncement, la rainure de l'hélix, à laquelle succède une saillie demi-circulaire, l'anthélix, qui entoure la cavité de la conque. La conque commence le conduit auditif interne.

Je ne parlerai ni du lobe de l'oreille, qui la termine en bas, et se relève légèrement avec un petit air attentif, ni des muscles extrinsèques et intrinsèques, ni du conduit auditif, ni du tympan, et je m'arrête simplement à l'oreille externe.

Un oculiste, qui se nommait Itard, a émis l'idée antiphilosophique, que tous ces plis et replis ne servaient à rien. Idée antiphilosophique, en effet, car la nature ne fait rien en vain, la fonction crée l'organe, et s'il y a des organes inutiles, ce ne peuvent être que des organes atrophiés.

Sans doute, on peut entendre sans ces ornements extérieurs, car le tympan fonctionne sans eux, mais on entend moins bien.

Deux physiologistes, entre autres Schneider et Rinne, ont répondu à Itard en prouvant l'utilité de la forme de l'oreille. Dans une de ses expériences, Schneider a bouché le conduit auditif externe de l'une de ses oreilles, l'oreille gauche, avec un petit tampon de coton, puis il a rempli les anfractuosités et circonvolutions de la conque avec une composition liquide (1 partie de cire, 3 parties d'huile), de telle sorte qu'après le refroidissement, la conque a été transformée en une surface plane. Après quoi, l'expérimentateur enleva le coton qui préservait les parties profondes contre l'introduction de la composition cireuse, et le conduit auditif redevint libre. Écoutant alors un corps sonore, une montre, placée derrière lui ou devant lui, à égale distance des deux oreilles, l'observateur constata que ce corps est beaucoup mieux entendu par l'oreille droite, dont la conque est restée intacte, que par l'oreille gauche. Si l'observateur tourne alors son oreille gauche du côté d'où vient le bruit, il arrive, tout à coup, un moment où il entend aussi bien avec cette oreille qu'avec l'autre : c'est le moment où le conduit auditif se trouve juste dans la direction du corps sonore.

Le pavillon joue, de son côté, un rôle important pour la notion de la direction des sons.

Comment tous ces détails sont-ils si bien appropriés à l'audition? Qui a fabriqué l'oreille?

— Elle s'est faite toute seule.

— Oui. Ce n'est pas un artiste, un statuaire, un mouleur, qui l'a pétrie, comme on modèle un organe en cire. C'est la nature qui a fait cela, sans mains ni doigts. Permettez-moi de continuer ma description.

L'oreille externe n'est qu'un grossier prélude de l'oreille interne. C'est ici, en effet, le point essentiel. Il s'agit, pour le cerveau, de percevoir les sons, de les interpréter, et d'être par eux en communication avec le monde extérieur.

En pénétrant le mécanisme de l'oreille, nous trouvons successivement :

1° Le conduit auditif, qui aboutit au tympan ;

2° Le tympan, membrane mince, d'un blanc gris perle, élastique, presque arrondie, encastrée, sur les quatre cinquièmes de sa circonférence, dans une rainure creusée dans l'os. Il est formé de trois couches, la peau en dehors, une couche fibreuse, et la muqueuse. Il est concave en dehors. Dans son épaisseur, allant de haut en bas, et d'avant en arrière, jusqu'à son tiers

inférieur, se trouve une petite branche osseuse : le manche du marteau ;

3° Quatre petits osselets, le marteau, l'enclume, les lenticulaires et l'étrier, formant une tige articulée qui va du tympan à la fenêtre ovale derrière laquelle se trouve l'oreille interne. Tout ce système est articulé par des muscles. Lorsque la membrane du tympan vibre, à l'arrivée des ondes sonores, la chaîne des osselets transmet les vibrations à l'oreille interne ;

4° La trompe d'Eustache, conduit qui va, en s'élargissant, jusqu'à la gorge ;

5° Le labyrinthe renfermant les canaux semi-circulaires et le limaçon, environ 6.000 fibres radiales, et une quantité de petits détails importants qu'il serait interminable de décrire.

De cette description sommaire résulte le fait que les ondes sonores arrivant au pavillon de l'oreille vont atteindre le tympan par un conduit auditif dont le fond est protégé par le cérumen et des poils, en même temps que toute l'oreille interne est garantie dans les os du crâne, la caisse étant remplie d'air reçu de la gorge par la trompe d'Eustache, et cet air transmettant les vibrations permet l'arrivée du son jusqu'au nerf auditif et au cerveau. Ainsi l'homme entend, ainsi les hommes s'entendent, ainsi a pu naître la parole, ainsi l'humanité a pu se développer intellectuellement. Que serait un monde de sourds-muets ?

— Eh bien, ajouta mon interlocuteur, cette organisation de l'oreille ne prouve rien du tout, puisqu'elle s'est faite toute seule.

— Ah ! vraiment ! Une organisation n'indique pas l'existence d'un organisateur ? Alors les mots n'ont plus aucun sens ?

— Organisateur ! Organisateur? Cela dépend comment vous l'entendez.

— Certes, je n'entends pas par là, un animal bipède et mammifère comme vous et moi, un type de la race humaine terrestre. J'entends une force organisatrice, spirituelle, dont la nature nous est aussi méconnaissable que nous le sommes nous-mêmes à l'entendement d'une fourmi. Si les fourmis se formaient l'idée d'un dieu, elles se le représenteraient sous la forme d'une fourmi, les crapauds sous la forme d'un crapaud, les girafes sous la forme d'une girafe. Les hommes ont créé Dieu à leur image. Ne soyons pas dupes de ces naïvetés grossières. Affranchissons-nous, une fois pour toutes, et planons plus haut.

Mais soyons logiques, et servons-nous de notre raison pour raisonner. Si vous me concédez que l'oreille est organisée, vous êtes déiste sans le savoir. Parlez-moi d'évolution tant que vous voudrez, dites que l'oreille de cette jolie femme a pour ancêtre celle d'un poisson, et que l'organe commencé aux temps de l'époque primaire est à peine terminé aujourd'hui, que la Nature a mis plusieurs millions d'années à le faire, je vous répondrai avec Molière que le temps ne fait rien à l'affaire, et avec Laplace que cent mil-

lions d'années sont une seconde dans le calendrier de l'éternité. N'acceptez pas que l'oreille soit construite pour percevoir les sons, pour transformer les ondes aériennes, non sonores en elles-mêmes, silencieuses et banales, en sons, en harmonies, en voix; n'avouez pas qu'il y ait là un appareil acoustique. Autrement, vous êtes perdu. Affirmez que les choses se font stupidement, bêtement, moins encore (car dans la stupidité et dans la bêtise, il reste encore un peu d'esprit) mais chaotiquement, fortuitement, par la rencontre quelconque de molécules inertes, sans lois, sans direction, sans aucun plan, et qu'au fond de tout il n'y a que *le néant*: on vous comprendra, si l'on peut, mais vos idées scientifiques ne seront pas contradictoires. Pour moi, je vois dans l'oreille graduellement formée, dans l'œil appareil optique, dans l'organisation humaine tout entière, sans en excepter aucun organe, ni aucune fonction, et dans l'évolution séculaire de tout l'arbre vital terrestre, le témoignage d'une force organisatrice virtuelle, incompréhensible pour notre mentalité, mais certaine et absolue, que la science ne peut nier qu'en s'égarant en d'inextricables contradictions.

La nature nous parle un langage qui me paraît assez clair; le scepticisme négateur n'apporte aucune preuve à son appui. Je m'en tiens, logiquement, au témoignage de la nature.

CAMILLE FLAMMARION.

Lettre ouverte à M. le Docteur LE BON

Rédacteur à la " REVUE SCIENTIFIQUE "

Monsieur,

J'ai lu, avec une minutieuse attention, les deux articles que vous avez publiés en votre journal, les 26 mars et 2 avril derniers, sous la rubrique « La Renaissance et la Magie ».

Habitué à trouver sous votre plume des études remarquables par leur originalité et leur profondeur, la méthode rigoureusement scientifique des expériences et l'enchaînement logique des déductions, j'ai eu, permettez-moi de vous en faire respectueusement l'observation, la surprise de constater que vous n'aviez pas apporté, dans vos recherches sur les phénomènes spirites, les mêmes qualités d'investigateur précis et exact qui vous ont valu, à juste titre, votre réputation de savant.

Sans m'arrêter à discuter la valeur de vos conclusions sur les phénomènes que vous passez en revue et que vous n'avez peut-être pas observés avec toute l'indépendance d'esprit désirable, je me demande comment un chercheur aussi consciencieux que vous l'êtes, n'a pas essayé de faire la

lumière sur la partie certainement la plus troublante des faits dont il conteste la réalité : je veux parler des phénomènes d'ordre intelligent produits, non par des sujets magnétisés, mais bien par des médiums non professionnels, ne tirant aucun profit de leurs facultés et qui, en pleine possession de leurs moyens cérébraux et sains de corps, obtiennent par l'écriture automatique, où à l'aide du oui-ja et de la planche alphabétique, non seulement des communications remarquables par le fond et par la forme, mais souvent encore des prédictions précises que les événements réalisent.

Il y a là une lacune, Monsieur, que je ne veux pas croire intentionnelle et qu'il vous appartient de combler, car vous avez certainement eu l'occasion de voir cette catégorie de phénomènes, très fréquents dans les milieux spirites, et il n'est pas admissible que le savant Dr Le Bon n'ait pas, à leur sujet, une explication catégorique à fournir à ses lecteurs.

Vous y avez fait, je le sais bien, Monsieur, une allusion discrète et avez eu soin de nous donner vos appréciations sur « la médiocrité navrante de « ces communications généralement très au-dessous de ce que pourrait nous « révéler une intelligence fort ordinaire » mais vous ne nous avez pas dit comment, si dénuées d'intérêt soient-elles, ces communications s'obtenaient, à l'aide de quelle fraude, hallucination, suggestion ou auto-suggestion elles pouvaient se produire. Vous nous parlez bien, dans le chapitre où, un peu à la hâte, vous traitez cette question que, « par une sorte d'hypnose générale « il se forme, comme dans les foules « une âme collective » qui se substi- « tue aux volontés individuelles », mais vous ne nous démontrez pas comment s'opère la formation de cette âme, et par quels procédés elle se constitue une individualité propre et distincte des personnalités qui la composent. Or, c'est cette démonstration que nous attendons, Monsieur, de votre haute autorité ; tant que vous ne nous l'aurez pas scientifiquement faite, nous serons autorisés à considérer votre explication comme une simple hypothèse et comme telle, plus ou moins ingénieuse, sans plus.

Pour mieux situer la question que je voudrais vous voir élucider, je viens vous proposer d'examiner avec moi le fonctionnement d'un groupe spirite duquel je fais partie et où, depuis des années, le phénomène d'ordre intelligent dont je vous faisais plus haut une description générale, se produit avec régularité. Je vais vous fournir, avec la plus grande exactitude, tous les éléments du problème que je demande à votre compétente sagacité de résoudre pour le plus grand bien de tous ; l'ardeur que vous avez mise à formuler votre opinion sur ceux des phénomènes spirites que vous avez observés, m'est un sûr garant de votre rapide et définitive consultation :

Le groupe en question se compose de huit personnes se réunissant chaque semaine pour tenir séance ; ce groupe a la faculté d'admettre, parfois, à

ses réunions, des personnes étrangères, à la condition que le nombre total des assistants ne dépasse pas douze.

Le mode de communication avec l'Invisible ou, pour employer vos expressions, avec l'âme collective, est la planche alphabétique et le oui-ja. Deux médiums, le plus généralement deux dames, mettent chacun une main sur le oui-ja qui, au bout de quelques instants, se meut et désigne les lettres à enregistrer. Les communications sont données, fréquemment, sans qu'une question soit posée, et cependant, répondent aux préoccupations de chacun. Les assistants étrangers, pas ou peu connus des médiums, ne sont jamais venus sans être l'objet de conseils ou d'indications montrant une connaissance parfaite de leurs conditions d'existence.

Nombre de prédictions, réalisées depuis, ont été dictées à ces séances et enregistrées à leurs dates.

Pour bien prouver que la personnalité des médiums n'est pour rien dans la production du phénomène, les deux médiums dames, cèdent, quelquefois, leurs places à deux autres médiums masculins du groupe. Malgré ce changement des intermédiaires, les communications continuent dans le même style, style très particulier et, les points de comparaison abondant, facile à identifier.

Les médiums, non seulement ne vivent pas de leurs facultés médianimiques mais, tous les membres du groupe, eux compris, perdent chaque semaine, trois heures et demie de leur temps pour se consacrer à cette occupation, alors que tous ont besoin de lutter pour la vie matérielle. Les communications sont, presque toujours, données sous une forme littéraire remarquable et contiennent, le plus souvent, un enseignement moral d'une haute élévation.

Quelle explication M. le Dr Le Bon pourrait-il donner de ce phénomène qui, je le répète, se produit depuis des années, ainsi que le constatent des procès-verbaux de séances dont l'exactitude peut être affirmée par les très nombreux assistants ayant été les témoins de ces faits.

Notre explication à nous, vous la connaissez, Monsieur, c'est celle de tous les spirites : nous devons nos communications à une Intelligence, extérieure à nous-mêmes, que nous dénommons l'Esprit. L'Entité qui se manifeste à notre groupe nous a donné de si nombreuses preuves de son existence et de son identité, de sa connaissance du présent et de l'avenir que, pour tout observateur véritablement impartial, il y a, pour le moins, une forte présomption que nous ne nous trompons pas et que notre explication est la seule admissible.

Il est cependant évident, Monsieur, que si vous arriviez à nous démontrer, expérimentalement, le mécanisme de la formation de cette âme collective dont vous parlez, âme collective résumant les individualités, dictant, sans

être interrogée, répondant aux questions quand on lui en pose, donnant des conseils de morale et parfois des indications pratiques, prophétisant même avec exactitude, notre foi en l'Esprit serait fortement ébranlée et nous serions, étant sincères avant tout, les premiers à nous incliner devant l'indéniable supériorité de votre science.

L'état de votre savoir vous permet-il de fournir cette démonstration? L'avenir, et un avenir prochain, je l'espère, nous édifiera à ce sujet.

D'ici là, Monsieur, vous permettrez à ceux qui ont, sur la question, une opinion différente de la vôtre, de considérer vos conclusions sur les phénomènes spirites comme, au moins, prématurées. Elles ne sont, en effet, jusqu'alors, que les déductions, plus ou moins subtiles de votre esprit, aucune base scientifique, aucune preuve expérimentale ne les appuyant et elles dénotent chez leur auteur, beaucoup plus, un parti-pris systématique que la certitude positive résultant d'une étude scientifique conduite avec l'impartialité et la sérénité du savant. On dirait, Monsieur, que vous avez fait la gageure de nous montrer un Dr Gustave Le Bon inférieur à celui que ses travaux anciens nous avaient fait connaître. Votre réponse à ma question prouvera, je le souhaite dans votre propre intérêt, que l'éminent auteur de tant de découvertes remarquables n'avance rien qu'il ne soit à même de démontrer et que ses hypothèses, si osées paraissent-elles, peuvent être aisément transformées par lui en preuves irréfutables.

Dans l'attente de cette démonstration, je vous prie d'agréer, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

ROUSSEAU
16, Boulevard Beaumarchais,
Paris.

Le Spiritualisme de Sénèque

Pour occuper mes loisirs pendant le temps des vacances pascales, j'ai sorti de ma bibliothèque provinciale les œuvres de Sénèque, j'en ai secoué la poussière, je les ai relues et j'ai noté les principaux passages se rapportant plus ou moins directement à la doctrine spiritualiste.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs de réunir quelques-unes de ces notes et même de les accompagner de quelques commentaires. Plus on citera de profonds penseurs qui ont cru à l'âme et à sa suprématie, en exposant les raisons qu'ils ont eues d'y croire, moins les savants modernes seront fondés à tourner les spirites en ridicule, sous peine de voir ce ridicule retomber sur eux-mêmes.

Ces extraits sont tirés de la traduction de Lagrange, 8 volumes in-8°, éditée à Tours, an III de la République française. Je les donne dans l'ordre des volumes sans considérer l'ordre des matières.

*
* *

« La mort ne fait point de mal ; pour le sentir, il faudrait vivre encore. Si « pourtant une longue vie a pour vous tant de charmes, songez que, de « cette foule de substances qui disparaissent à nos yeux, pour rentrer dans « le sein de la nature d'où elles sont sorties et sortiront encore, nulle n'est « anéantie. Tout cesse, rien ne périt ; et cette mort que nous repoussons « avec effroi, n'ôte pas la vie, elle ne fait que la suspendre. Un jour viendra « qui ramènera l'homme à la lumière, jour fatal, qu'on refuserait peut-être, « s'il n'était accompagné d'un profond oubli. Mais, par la suite, je prouverai « plus en détail que ces destructions apparentes ne sont que des change- « ments de formes ; ainsi l'on doit partir sans chagrin, quand on est sûr de « revenir. Regardez le cercle éternel de la Nature, et vous verrez que dans « ce monde, les êtres ne meurent point, mais descendent et remontent tour « à tour. » (T. I, p. 181.)

Ainsi, si la vie vous est à charge, ne vous en tourmentez point : elle finira bientôt et une autre plus légère pourra venir. Si elle vous est agréable, ne vous affligez pas de la perdre : ce ne sera que pour un moment. Tout change, rien ne s'anéantit. La mort suspend la vie, mais ne la détruit pas. Sénèque n'a même pas omis l'utilité de l'oubli à la renaissance.

Suivant les stoïciens, l'âme ne peut pas toujours s'échapper du corps. Quand un homme est écrasé par une grosse masse, disent-ils, son âme ne peut sortir, et faute d'issue, elle se disperse dans le corps. Quoique assez partisan de la philosophie stoïcienne, Sénèque n'admet pas cette opinion.

« La flamme, dit-il, ne peut être écrasée ; elle s'échappe autour du corps « qui la comprime. L'air ne peut être ni endommagé par le choc, ni divisé « par un tranchant, il cède à l'obstacle et s'écoule à l'entour. Les éléments « de l'âme sont encore plus déliés : elle ne peut donc, ni se trouver prise, « ni périr étouffée ; grâce à sa ténuité, tous les pores sont perméables pour « elle... L'âme plus subtile que le feu même, trouve des issues par tous « les membres : il ne s'agit que de savoir si elle peut être immortelle. S'il « est démontré qu'elle survit au corps, la même cause qui l'empêche de « périr la défend contre toutes les attaques. » (I, 275.)

On voit que Sénèque ne considère pas l'âme comme un pur esprit, mais comme composée d'éléments très subtils. L'âme survit-elle au corps ? Le problème est posé. La réponse, au moins partielle, se trouve un peu plus loin. » (I, p. 284.)

« Nul n'est le même dans la vieillesse et dans l'âge tendre; ou plutôt nul

« n'est au matin ce qu'il était la veille. Nos corps sont des fleuves qui s'écou-
« lent ; le temps fuit, et les objets sensibles avec lui ; rien ne demeure, tout
« change : et en disant que tout change, je suis déjà changé. Voilà dans quel
« sens Héraclite a dit qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve :
« il ne reste que son nom, l'eau s'est écoulée. Ce changement est plus sen-
« sible dans une rivière que dans un homme, mais le courant qui nous em-
« porte n'est pas moins rapide, et je ne puis concevoir notre folie, de tant
« aimer un corps si fugitif, et de craindre le trépas, alors que chaque ins-
« tant est la mort de notre état précédent. Ce que vous éprouvez tous les
« jours, avez-vous donc peur de l'éprouver une fois » ?

En est-il de l'âme comme du corps ? Non. « Notre âme, enfermée dans
« ce cachot ténébreux, s'élance tant qu'elle peut vers le ciel, et se repose
« au sein de la Nature. Le sage et l'ami de la sagesse sont enchaînés par le
« corps, mais la plus noble partie d'eux-mêmes s'en échappe quelquefois, et
« s'élève par la pensée jusqu'aux plaines éthérées. » (I, 321.)

Si je ne contemplais la Nature, ajoute Sénèque, « j'ignorerais d'où je suis
« descendu, si je ne verrai ce globe qu'une seule fois ou plusieurs, où je dois
« aller en le quittant, quelle demeure attend l'âme délivrée enfin de sa cap-
« tivité. Me défendre d'élever mes pensées jusqu'au ciel, c'est m'ordonner de
« vivre la tête baissée. Non, je suis trop grand, ma destinée est trop haute,
« pour me rendre l'esclave de ce corps. » (I, 322.)

***

Sénèque est très frappé de ce renouvellement perpétuel que lui présente la contemplation de la Nature ; il y revient avec tant d'insistance que nous citerons encore le passage suivant :

« Quel être dans la Nature est à l'abri du changement ? ni la terre, ni le
« ciel, ni l'immense machine du monde n'en sont exempts, quoique sous la
« direction de Dieu même. L'ordre que nous voyons ne subsistera pas tou-
« jours : chaque jour y cause quelque dérangement. Tous les êtres ont des
« périodes fixes ; ils doivent naître, s'accroître et périr. Ces astres que vous
« voyez rouler au-dessus de nos têtes, cette terre sur laquelle nous nous
« croyons bien solidement établis, se minent sourdement et finiront par
« s'écrouler. Tout a sa vieillesse : les termes peuvent différer, mais le but
« est le même. Tout ce qui est ne sera plus, et se décomposera sans pour-
« tant s'anéantir. Pour nous la décomposition est un véritable anéantisse-
« ment, parce que nous ne regardons que ce qui est auprès de nous ; parce
« que nos âmes dévouées au corps n'osent porter au delà leurs regards
« obtus. L'on supporterait avec plus de fermeté sa mort et celle des siens,
« si l'on était persuadé que la nature n'est qu'une succession continuelle de
« naissances et de morts ; que les corps composés se dissolvent, que les

« corps dissous se recomposent, et que c'est dans ce cercle infini que « s'exercent les travaux de l'Architecte universel. » (I, 377.)

Puisque les astres mêmes ont leurs périodes, « pourquoi donc m'indigner « ou me plaindre, si je devance de quelques instants la ruine du monde ? Le « grand homme doit obéir à Dieu, et se soumettre sans murmurer à la loi « universelle : il ne sort de cette vie que pour passer à une vie meilleure, et « pour habiter avec les Dieux dans le sein de la gloire et de la paix, ou du « moins à l'abri de la douleur. » (I, 379.)

Une raison qui nous donne de l'aversion pour la mort, observe Sénèque, c'est que nous connaissons le monde où nous vivons, et nous ignorons la nature de celui où nous devons passer ; or tous les objets inconnus nous inspirent de la crainte.

« Sur l'âme mille problèmes à résoudre : d'où vient-elle ? quelle est sa « nature ? quand a-t-elle commencé d'exister ? Quelle sera sa durée ? passe- « t-elle d'un lieu dans un autre et change-t-elle de domicile ? est-elle en- « voyée dans les corps d'animaux différents ? Subit-elle de nouvelles com- « binaisons, ou n'est-elle asservie qu'une fois ? après sa séparation va-t-elle « errer dans le grand tout ? est-elle un corps ou non ? agira-t-elle quand nous « aurons cessé de la mouvoir ? quel usage fera-t-elle de sa liberté quand elle « sera sortie de sa prison ? oublira-t-elle le passé et ne commencera-t-elle à « se connaître que du moment où, séparée du corps, elle s'envolera dans les « régions supérieures ? » (II, 96.)

Sénèque répond à plusieurs de ces questions. Il soutient, par exemple, que la vie présente n'est qu'une préparation à d'autres existences supérieures.

« Cette vie mortelle n'est que le prélude d'une vie plus longue et plus « fortunée. De même que le sein maternel nous retient pendant neuf mois « et nous façonne, non pour lui-même, mais pour le lieu où nous entrons, « lorsque les poumons sont capables d'aspirer l'air, et la machine de subsis- « ter à découvert : de même tout l'espace qui s'écoule depuis l'enfance « jusqu'à la vieillesse n'est qu'une préparation pour un autre enfantement « de la Nature. Une autre origine, un autre ordre de choses nous attend : « nous ne sommes encore en état de soutenir que de loin la splendeur du « ciel... La Nature vous dépouillera de cet épiderme qui enveloppe votre « corps et lui sert de vêtement ; elle vous dégagera de cette chair, de ce « sang qui parcourt la machine entière ; elle vous ôtera ces os et ces nerfs, « qui en sont la charpente et le soutien. Ce jour que vous redoutez comme le « dernier de nos jours, est celui de votre naissance pour l'éternité. » (II, 336.)

***

La métempsycose est loin de répugner à Sénèque. Pythagore, dit-il, soutenait qu'il y avait entre tous les êtres une espèce d'affinité, un commerce

continuel ; qu'ils passaient du corps de l'un dans celui de l'autre. Les âmes, selon lui, ne meurent pas, elles ne suspendent même leurs fonctions qu'un moment, en attendant qu'elles aient passé dans un autre corps.

« Ne croyez-vous pas, disait Sotion, (disciple de Pythagore), que les âmes passent sans cesse d'un corps dans un autre, et que ce qu'on appelle la mort n'est qu'une métamorphose ? Ne croyez-vous pas que dans ces troupeaux, dans ces bêtes sauvages, dans ces habitants des eaux, résident des âmes qui ont été jadis humaines ? Ne croyez-vous pas que rien ne périt dans le monde, et que les êtres n'y font que changer de séjour ; que les corps célestes ne sont pas les seuls qui aient une révolution fixe ; que les animaux, les âmes suivent aussi le même cercle ? Ce fut l'opinion de beaucoup de grands hommes. » (II, 385.)

Longtemps avant Lamartine, Sénèque a dit que l'homme est un ange qui se souvient des cieux. L'homme vertueux est égal aux Dieux : il tend vers les cieux dont il se souvient d'être descendu. On ne peut être blâmé des efforts qu'on fait pour remonter d'où l'on est parti. » (II, 178.)

Et plus loin, page 510, ils revient sur ce sujet : « Si l'âme regarde avec mépris le lieu qu'elle habite ; si elle s'y trouve trop à l'étroit : si elle ne craint point de le quitter, c'est une preuve très forte, mon cher Lucilius, qu'elle tire son origine d'un séjour plus élevé. Celui qui se rappelle d'où il est venu, sait aussi où il doit retourner. »

Sénèque distingue la science de la philosophie. Celle-ci non contente des objets que lui offrait la vue, a pressenti qu'il devait y avoir un spectacle plus magnifique et plus pompeux, placé par la Nature hors de la sphère de nos sens. La philosophie est autant au-dessus de la science, que Dieu est au-dessus de l'homme. La science enseigne ce qu'il faut faire sur la terre ; la philosophie, ce qui se fait dans le ciel (VI, 16).

« Sans l'espoir d'acquérir ces sublimes connaissances (philosophiques), « ce n'eût pas été la peine de naître. Eh ! pourquoi me féliciterais-je d'être « placé au nombre des vivants ? pour broyer des aliments et filtrer des « breuvages ? pour fournir sans cesse à la voracité d'un corps insatiable et « débile, qui meurt dès qu'on cesse de le remplir ? pour faire, toute ma vie, « les fonctions de garde-malade, et finir par craindre la mort pour laquelle « nous naissons ? Supprimez ce bien inestimable, et la vie ne vaut pas les « fatigues et les sueurs qu'elle coûte. Oh ! que l'homme est peu de chose, « s'il ne s'élève au-dessus de la sphère humaine ! (V, 18.)

« Mortels ! c'est sur un point que vous naviguez ; sur un point que vous « combattez ; sur un point que vous fondez des Empires toujours imper- « ceptibles, lors même que l'Océan s'y rend des deux côtés. Des espaces « immenses, c'est au-dessus de vos têtes qu'il faut les chercher, ce n'est « qu'aux esprits que la possession en est réservée, et encore aux esprits dé-

« gagés de tout mélange de matière, purifiés de toute souillure, assez « légers, assez libres de besoins pour s'élancer à cette hauteur. Une fois « arrivée en ces lieux, l'âme se nourrit, s'accroît ; elle respire en liberté, elle « se retrouve au lieu même de son origine. La plus grande preuve de sa « céleste origine, c'est le plaisir que lui inspirent les choses divines. » (VI, 21.)

C'est la philosophie qui nous apprend ce que nous pouvons savoir de la nature divine. Qu'est-ce que Dieu ? C'est l'âme du monde. Qu'est-ce que Dieu? C'est tout ce que vous voyez et tout ce que vous ne voyez pas. Quelle différence y a-t-il entre la nature de Dieu et la nôtre? la voici: la plus noble partie de l'homme, c'est l'esprit ; il n'y a pas en Dieu d'autre partie que l'esprit ; il est toute intelligence.

« Il est des philosophes qui ne doutent pas de l'existence de leurs âmes, « qui reconnaissent en eux-mêmes une prévoyance capable de régler et leurs « propres affaires et celles des autres, tandis qu'ils refusent l'intelligence à « ce grand tout, dont nous sommes les parties, et le supposent, ou emporté « par une impulsion aveugle, ou conduit par une nature qui ne sait ce « qu'elle fait. » (VI, 27.)

Il y a dans les œuvres de Sénèque beaucoup d'autres considérations non moins spirituelles que spiritualistes ; mais il faut se borner, et il convient assez de rester sur cette dernière réflexion et de la proposer aux méditations de nos législateurs, si jamais de leur vie ils méditent.

ROUXEL.

L'Enseignement du Spiritisme (1)

Pendant que les bourgeois français: propriétaires, capitalistes, législateurs, administrateurs, etc., restent inertes devant les progrès du socialisme révolutionnaire, ou plutôt courent au-devant de lui et lui tendent la main par leurs institutions soi-disant philantropiques, qui ne font qu'exciter l'appétit de l'ogre; pendant ce temps, dis-je, les Anglais procèdent d'une autre façon.

Ceux-ci ont organisé une ligue anti-socialiste (*anti socialist Union of Great Britain*), dont le titre indique assez le but.

Si je viens parler dans cette *Revue* de la Ligue antisocialiste anglaise, j'en demande pardon aux pontifes et aux mandarins du Spiritisme qui ne veulent pas que les spirites s'occupent des questions sociales, et c'est simplement parce que les spirites pourraient trouver, dans la manière de procéder

(1) Voyez *Revue Spirite* d'avril 1910, p. 22.

des antisocialistes anglais, des enseignements sur la marche à suivre pour combattre le matérialisme, ce qui est le but que se propose le spiritisme.

Au lieu de dire sans cesse : En avant! Marchons! Marchons! Ouvrons! et de rester toujours en place, comme les soldats d'opéra comique, les Anglais agissent.

L'Union anti-socialiste a été établie, nous disent les statuts (1), pour être le centre d'un puissant mouvement national de résistance au socialisme, auquel tous peuvent adhérer sans distinction de classe, de parti ou de région. Ce qu'on veut, c'est combattre le socialisme partout où il se montre actif, opposer des orateurs à ceux que l'adversaire met en ligne, constituer une organisation défensive en face de l'organisation offensive, et cela sur tout le territoire anglais.

L'Union est partagée en quatre divisions ou départements : l'un comprend les écoles d'orateurs; l'autre les publications et la littérature; au troisième appartiennent les informations et les enquêtes; le quatrième, enfin, dirige les succursales.

Il est intéressant de noter le fonctionnement des écoles d'orateurs. Ouvertes à tous ceux qui le désirent, elles initient les adhérents aux études économiques et politiques; elles les habituent à la parole publique, et lorsqu'ils ont passé leur examen, elles les délèguent dans les réunions publiques comme les représentants officiels de l'Union. Déjà, dans les élections générales, des orateurs, hommes et femmes, ont combattu, au nom de l'Union, les candidats socialistes, tandis que, de porte en porte, des tracts et pamphlets étaient portés par les adhérents.

Les statuts se terminent ainsi qu'ils suit : « *L'anti-socialist Union* a pour but d'unir et de stimuler l'opposition au socialisme, d'organiser une armée de travailleurs volontaires, d'appeler à elle l'enthousiasme latent des jeunes gens, enfin de fondre en un seul grand mouvement la pensée et l'énergie de tout ce grand parti anti-socialiste dont l'effort a seulement besoin de concentration pour être effectif. »

Parmi les moyens de propagande de l'Union anti-socialiste, figurent les tracts de deux à trois pages qui résument aussi clairement que possible les erreurs socialistes. Leurs titres disent suffisamment leur objet: *Ce que le socialisme a dit, Ce que le capitalisme a fait pour le travailleur. Le socialisme et la famille. Le socialisme profitera-t-il au peuple ? Ce que vous* (ouvriers) *perdriez par le socialisme. La tyrannie socialiste. La faillite du socialisme. Le budget socialiste*, etc.

Quant aux ouvrages de propagande antisocialiste, nous en trouvons deux d'un puissant intérêt: l'un, *Examen critique du socialisme* et l'autre *Contradiction du socialisme*, manuel pour orateurs et candidats.

(1) *Le Correspondant* du 10 mai 1910, article de M. Béchaux, p. 1007 et suiv.

J'ai emprunté ce qui précède au *Correspondant* (*Revue catholique*), parce que j'aime bien rendre à chacun ce qui lui appartient et que je préfère me mettre à la suite des autres qu'à leur tête ; mais j'ai sous les yeux les mêmes documents et même quelques autres ; notamment le journal publié par l'Union antisocialiste et composé d'articles, courts mais substantiels, clairs, frappant juste l'adversaire dans ce qu'il a de plus sensible.

J'appellerai aussi l'attention des lecteurs qui s'intéressent à ces questions sur *New-Australia*, brochure de 48 pages in-8°, où sont exposés les résultats néfastes d'une expérience socialiste tentée au Paraguay par un socialiste australien William Lane et les pauvres dupes qu'il a entraînées à la suite.

Maintenant, relisez tout ce que nous venons de voir en remplaçant partout le mot *socialisme* par *matérialisme* et le mot *antisocialisme* par *spiritisme*, (le spiritisme étant la doctrine la plus antimatérialiste, puisqu'il combat le matérialisme avec ses propres armes : l'expérience ;) et vous aurez, si je ne me trompe, quelques bonnes indications sur ce qu'il conviendrait de faire pour combattre efficacement le matérialisme.

Ce qui a fait le succès du socialisme, c'est sa critique de l'organisation sociale actuelle et non sa doctrine. La critique est aisée, mais l'art est difficile. C'est donc aussi par la critique qu'il faut combattre le socialisme. C'est ce que l'Union antisocialiste anglaise a fort bien compris.

Ce qui a fait le succès du matérialisme, c'est sa critique de l'organisation religieuse actuelle, (le christianisme avec sa vie unique et ses peines et récompenses éternelles ;) critique à part, la doctrine matérialiste ne tient pas debout. C'est donc par la critique qu'il faut combattre le matérialisme. C'est en montrant sa fausseté, son absurdité et les conséquences funestes qui en résultent qu'on en viendra à bout.

L'Union antisocialiste anglaise a créé une école d'orateurs et elle délègue ces orateurs où il y a lieu de les envoyer.

Si jamais une Union antimatérialiste se fonde en France, ce qui n'est guère problable, car on ne voit pas de raison pour que s'effacent les petits intérêts et les petites vanités qui ont toujours divisé les spiritualistes en France ; cependant en prévoyant l'improbable, cette Union fera bien d'imiter l'Union anglaise, de fonder des écoles d'orateurs.

Elle fera bien aussi de publier des tracts brefs et substantiels mettant en relief les erreurs du matérialisme. Et j'ajouterai : pour que ces tracts soient bien faits, l'Union ne ferait pas mal d'adjoindre des écoles d'écrivains aux écoles d'orateurs.

Mais de la coupe aux lèvres, du rêve à la réalité il y a loin et il est sans doute inutile d'en dire plus long sur un pareil sujet.

ROUXEL.

L'histoire de la philosophie

Le premier mouvement philosophique dont l'histoire fasse mention appartient à l'antique civilisation de l'Orient, et la première forme religieuse qui nous soit connue d'une manière certaine est le monothéisme et non le fétichisme comme le pensent un grand nombre d'auteurs modernes (1).

Tous les peuples orientaux ont leurs livres sacrés où la philosophie se confond avec la religion. L'Inde, d'abord, a ses *Védas* qui sont écrits en sanscrit ancien, ce qui prouve que la date de leur apparition est bien antérieure à la naissance de Moïse, et, à plus forte raison, à celle du Christ (2).

Les *Védas*, fondement du *Brahmanisme*, sont le point de départ d'une longue série de systèmes philosophiques jusqu'à la réforme de *Cakyamouni*, le sage ou *le Bouddha*, au VI^e^ siècle avant notre ère. La tendance générale de ces systèmes peut se résumer ainsi : Dieu vit dans la nature, dans l'âme, dans tout ce qui respire. Les êtres sortent de Dieu par voie d'émanation et se succèdent d'après un ordre décroissant de perfection. Le régime des *castes* est une expression de ce mode de création appliquée à l'humanité. L'âme passe d'une forme à une autre et s'incarne dans tous les règnes de la nature selon ses attractions, comme récompense de ses mérites ou châtiment de ses fautes (*métempsycose animale*). Sa destinée est de s'absorber finalement dans le sein de la divinité, c'est-à-dire d'atteindre le *Nirvana* (3).

Le *Bouddhisme* enseigne la *doctrine de la grande Vie progressive des âmes sur le théâtre infini de la création*. Il supprime ainsi la métempsycose animale, qui, d'ailleurs, n'était qu'un prétexte pour empêcher qu'on se nourrit de la chair des animaux.

Se plaçant sur le terrain de la vie morale, le Bouddhisme prêche l'égalité et la charité, elle s'élève contre la dégradante institution des castes. Sa morale se résume en ces dix commandements :

1° « Tu ne tueras point ; 2° Tu ne voleras point ; 3° Tu ne seras pas adultère ; 4° Tu ne porteras point de faux témoignage ; 5° Tu ne mentiras

(1) Voir : *Origine et développement de la religion*, par Max Müller, le grand érudit orientaliste d'Oxford. Traduit de l'anglais. Paris 1879.

(2) Les *Védas* sont au nombre de quatre : le *Rig-Véda*, le *Sama-Véda*, le *Yadjour-Véda* et le *Atharva-Véda*. Ces livres sacrés ont été trouvés et traduits pour la première fois en anglais, à Calcutta, en 1840. Le *Rig-Véda* a été traduit en français par M. Langlois, de l'Institut.

(3) Il existe à propos du *Nirvana*, une erreur à peu près générale. Le suprême but à atteindre n'est pas l'*anéantissement* dans le sein de la divinité, mais bien *le calme serein de l'harmonie de tous les sentiments, la clarté sans ombres, la félicité sans regrets, la volonté sans hésitation, l'amour dans sa plus noble conception, enfin, le travail sans fatigue, devenu la suprême jouissance de l'âme.*

point ; 6° Tu ne blasphémeras point ; 7° Tu éviteras toute parole ou action grossière ; 8° Tu seras désintéressé ; 9° Tu ne te vengeras point ; 10° Tu ne seras point superstitieux ».

Ce décalogue nous paraît plus complet que celui de Moïse, et les maximes morales du Bouddha sont admirables. Au point de vue de la douceur, de la charité, de la bienveillance, elles ne peuvent être dépassées. Tendre pour les hommes, le Bouddha comprend encore dans son amour, les animaux, nos frères inférieurs.

Obligé d'abréger, nous résumons les principales maximes : *Compassion sans bornes envers toutes les créatures et prohibition de toutes cruautés ;* constance inébranlable dans la foi ; profonde humilité ; recherche de la perfection par le renoncement et la domination de l'esprit sur le corps.

« Le Bouddhisme écrit M. Leadbeater, peut revendiquer ce grand avantage sur les autres religions que, au cours de sa longue histoire, ses autels n'ont jamais été souillés de sang; jamais il ne s'est abaissé, au cours des siècles, à torturer ceux qui ne pensaient pas comme lui. C'est la seule grande religion du monde qui n'ait jamais persécuté, et en cela elle se distingue honorablement des autres. Depuis 2.450 ans, elle poursuit sa course en avant sans verser une goutte de sang, sans qu'un gémissement s'élève sur sa route. Elle n'a jamais trompé le peuple, jamais eu recours à de pieuses fraudes ; elle n'a jamais découragé la littérature, jamais fait appel aux préjugés, jamais eu recours à l'épée. Si l'on pouvait en dire autant, même d'une petite secte obscure, ce serait un grand éloge ; mais quand on se rappelle la vaste étendue de cette religion admirable, et le nombre de races qui sont sous sa domination, on ne peut qu'en être émerveillé. *Quatre cent soixante-dix millions* d'êtres humains vivent et meurent sous la loi du Bouddha ; le domaine spirituel de cet antique instructeur s'étend à l'heure actuelle sur le Népaul et Ceylan, sur toute la péninsule orientale jusqu'à la Chine, sur le Japon, le Tibet, l'Asie centrale, la Sibérie, et même la Laponie suédoise. » (*C. W. Leadbeater. Échappées sur l'occultisme.*)

Plus d'un tiers de l'humanité doit donc ses idées religieuses et morales à ce missionnaire illustre.

La Chine a aussi ses livres sacrés, dont le plus ancien est le *Y-King*, qui remonte à la plus haute antiquité et présente la création du monde sous la forme d'une série de transformations ou d'émanations symétriques et binaires. Au sommet de ces catégories, *Fou-hi* place le ciel et la terre, la perfection et l'imperfection, l'unité et la dualité. Mais le peuple chinois a plus de penchant pour l'observation et l'analyse que pour la spéculation et la synthèse ; ses tendances sont plutôt pratiques et réalistes qu'idéalistes et théoriques. Voici, en quelques mots, les grands préceptes de la morale chinoise :

« Réjouissez-vous du succès des autres et affligez-vous de leurs revers, comme si vous vous trouviez à leur place. Secourez les hommes dans leurs besoins. — Sauvez les hommes dans le danger. — Ayez pitié des veuves et des orphelins. — *Montrez-vous humains envers les animaux* » (*Lao-Tseu*)(1). (*Des récompenses et dix peines*). Cette dernière pensée est d'origine indoue : on la retrouve chez les Persans, mais *on n'en trouve aucune trace dans l'Évangile.*

« Celui dont le cœur est droit et qui porte aux autres le même sentiment qu'il a pour lui-même, ne s'écarte pas de la loi morale, ni des devoirs prescrits aux hommes par leur raison. Il ne fait pas aux autres ce qu'il désire qu'on ne lui fasse pas à lui-même.

« Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains. — Apprenez à bien vivre et vous saurez bien mourir. — Ayez la droiture du cœur et aimez votre prochain.

« Apprenez et réfléchissez et aimez-vous les uns les autres. » (*Khoung-Fou Tseu, Confucius*) (2) (*Maximes*).

Voici encore quelques-uns de ces préceptes qui visent l'humanité tout entière :

« L'humanité est le fondement de tout. L'humanité est la première et la plus noble de toutes les vertus. La pitié filiale est une des vertus principales, la source de l'enseignement, la loi éternelle du ciel, la justice de la terre, le point d'appui de l'autorité, le premier lien social et la mesure de tout mérite. C'est grâce à elle qu'on peut suivre cette chaîne de cinq vertus qui sont comme les liens de la société : *l'humanité, la justice, l'ordre, la droiture, la sincérité* (3).

« C'est par la pratique de ces vertus que l'homme se perfectionne au lieu de se dépraver. Depuis l'homme le plus élevé en dignité jusqu'au plus humble et plus obscur, le devoir est le même pour tous : corriger et améliorer sa personne ; le perfectionnement de soi-même, telle est la base fondamentale de tout progrès et de tout développement moral. Nul ne peut être heureux s'il ne possède les vertus privées. »

« Dans les méchants, haïssez le crime, mais s'ils reviennent à la vertu, recevez-les comme s'ils n'avaient jamais commis de fautes. On peut enlever et réduire en servitude un général vaillamment défendu par une armée entière. On ne peut ôter au plus faible des hommes la liberté de la pensée. » (*Confucius, Entretiens.*)

Confucius, contemporain du Bouddha, donne pleine et entière satisfaction

(1) Célèbre philosophe chinois qui vivait environ 600 ans avec l'ère chrétienne.

(2) Confucius naquit l'an 501 avant l'ère chrétienne.

(3) C'est pour se rappeler en tout temps ces cinq vertus cardinales, que les Chinois portent cinq boutons à leurs vêtements.

aux qualités de sa race. Sa doctrine est essentiellement morale comme celle du réformateur de l'Inde, comme celle que Socrate allait inaugurer dans l'Occident un demi-siècle plus tard ; c'est une philosophie sans dogmes, sans prêtres, et qui fait consister la sagesse dans la modération en toutes choses, dans le respect des lois, des parents et des ancêtres. Elle a principalement pour but de dissiper les ténèbres et d'améliorer les instincts du cœur en flétrissant les vices. Confucius est le Bouddha et le Socrate de la Chine. Ses compatriotes le vénèrent comme l'instituteur du genre humain. Aussi sa doctrine favorisa-t-elle l'introduction et le développement du bouddhisme dans le Céleste Empire. Inutile d'ajouter que la morale enseignée par Confucius est la *vraie morale*, c'est-à-dire la *morale de l'humanité* (1).

Cette morale a donné quinze cents ans de paix sociale à la nation chinoise que, il n'y a pas bien longtemps encore, l'on appelait *barbare*.

La *Perse* n'est pas sans rapport avec l'Inde. Les livres sacrés, les *Naçkas*, rappellent les Védas et la langue des deux peuples, le zend et le sanscrit, sont de la même famille. Les deux littératures ont la même origine et proviennent de la division qui éclata, dans les temps anté-historiques, entre les branches de la souche aryenne. D'un côté se développa le culte de Brahma; de l'autre, le culte d'Ormuzd ou d'Ahuramazda, révélé par *Zoroastre*.

Le *mazdéisme*, conception théorique et pratique, signale un génie à la fois contemplatif et observateur.

(*A suivre.*)

GÉNÉRAL H. C. FIX.

Le Mouvement d'Union Universaliste

Par l'Amour, pour la Vérité

Frères spirites, liguez-vous!

La grande communion se prépare entre la terre et le ciel. Les aspirations d'en bas et les appels d'en haut se font écho de plus en plus. L'ère de la grande réconciliation approche. La bonne nouvelle se répand partout.

C'est une heure solennelle que celle de l'éveil d'un monde à la conscience de ses destinées. Un grand souffle d'amour répand sur toute la terre ses bienfaisants effluves. Tous les cœurs en sont plus ou moins pénétrés, pres-

(1) Pautrier. *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Paris, 1875.

sentant que mieux aimer conduit à mieux connaître, à mieux comprendre, et réciproquement.

Le poids des orthodoxies a pesé trop longtemps sur le monde et l'heure est venue d'affranchir la pensée. Rien n'arrêtera plus le grand mouvement de libération qui se prépare, l'élan irrésistible, l'immense croisade vers la vie nouvelle.

L'Invisible, tout en nous laissant libres, s'associe aux œuvres fraternelles. Il lit au fond des cœurs, il sonde le tréfonds des âmes. Les chercheurs d'idéal et de vérité doivent dire adieu aux fantômes de la gloire humaine, sacrifice facile, quand on a compris l'inanité de ces préoccupations d'orgueil, et consommé d'avance quand on a du cœur. Le cœur est la fonction primordiale de toute rénovation, avec l'humilité et l'effacement, touchant au sacrifice, non seulement personnel, mais total.

Qu'est-ce qui fit la grandeur de chaque mouvement religieux à ses origines, et notamment du christianisme qui nous est proche? C'est la grande leçon de simplicité et d'amour qui est donnée au monde.

C'est cette œuvre qui continue, repoussant sans cesse la lèpre du pharisaïsme, encore si tenace chez tous ceux qui n'ont pas compris la nécessité du sacrifice, la loi profonde de solidarité qui relie tous les êtres, le mensonge des castes qui ne correspondent pas aux valeurs réelles, la grandeur et la noblesse de la simplicité.

Cette œuvre étend de plus en plus les ondes rayonnantes de son amour. C'est *la bonne nouvelle* accessible à toutes les consciences, car elle ne sera pas réservée à des privilégiés, ni à des centres particuliers. Elle est la nourriture spirituelle qui doit satisfaire à toutes les aspirations des croyants, la connaissance profonde et rationnelle qui doit répondre à toutes les exigences des esprits réfléchis et cultivés, chercheurs sincères, avides d'étancher leur soif de vérité et d'idéal aux sources fécondes de la science immortaliste, de la vie éternelle.

De toutes parts, des voix s'élèvent. Un concert d'espérance, auquel la Terre commence à répondre, module l'harmonie des intelligences et des sensibilités. Aujourd'hui la victoire est prochaine. **Sursum corda**! Vous, les vaillants pionniers, les anciens, les aînés, et vous, les contemporains, tous associés aux heures difficiles de jadis et dans l'espérance des temps à venir, vous fûtes à la peine, vaillamment, intrépidement, mais rien ne vous a détournés de votre but, car vous saviez que la vérité est là, que le bonheur est là.

L'œuvre à faire est immense, splendide, enthousiasmante. Il convient que chacun donne sa note dans cette harmonie d'ensemble. **Liguez-vous** donc, frères spirites et psychistes comme nos frères théosophes, occultistes, magnétiseurs, etc...

Le spiritisme vient éveiller, en Occident, l'attrait des choses de l'occulte. Vous savez tous quelles sont « *les conditions de la victoire* ». Une voix, sympathiquement autorisée, l'a dit dernièrement aux spirites français, rappelant la phrase type à laquelle nos frères devraient songer chaque fois qu'ils expérimentent: *le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas.* Le spiritisme, les sciences psychiques,sévèrement et rigoureusement conduits,rendent un service de premier ordre à la propagagande de nos idées. Il représentent un terrain neutre, où le fait seul a voix au chapitre. C'est par eux qu'ont été convaincus tous les savants que nous sommes fiers, à juste titre, de compter parmi nous.

Le fait spirite, les sciences psychiques, qui sont à la base de tous les mouvements de la pensée et de l'enthousiasme religieux, se chargeront de mettre scientifiquement d'accord toutes les nuances du spiritualisme.

Les spiritualistes sont déjà des convaincus, à des titres divers et si nous ne nous adressions qu'à eux, ce serait prêcher des convertis. L'heure est trop grave, le temps est trop précieux pour que nous ne nous adressions pas de préférence aux non convertis, aux matérialistes de toutes nuances, dont l'influence est encore prépondérante, ne nous le dissimulons pas. Mais allons à eux, non pas avec une attitude de combat et d'hostilité. Ne soyons pas des antimatérialistes, ce serait une lourde faute, cherchons plutôt à concilier les deux points de vue, à réaliser une doctrine d'entente générale, universelle, entre le matérialisme et le spiritualisme, dans l'unité de la vérité. Ce sera la meilleure méthode d'alliance, car il n'y a et ne peut y avoir qu'une vérité, ensemble une et intégrale.

En ce sens, la **synthèse universaliste** est une *base* indispensable pour bâtir autrement que sur le sable ou sur la mousse. Elle est réalisée aujourd'hui et appréciée, et c'est un solide et inébranlable point de départ pour l'œuvre à parachever. Elle dégage l'idéal des temps nouveaux, la vérité centrale, conciliatrice et harmonieuse qui répond aux besoins de la pensée moderne dont elle s'inquiète, dont elle décrit les perspectives et dont elle tend à satisfaire toutes les aspirations. Il faut, selon la belle devise de Gœthe: *de la lumière, toujours plus de lumière* .

L'œuvre d'union universaliste, c'est la synthèse réalisée du sentiment et de l'idée, de l'esprit scientifique positif et de l'esprit intuitif, religieux et philosophique, de la Science et de la Religion, en un mot de la Connaissance, Philosophie absolue, Vérité unique et sublime.

Voilà un résultat sérieux et acquis, impossible à effacer ou à usurper. D'ailleurs l'Invisible ne se prête pas aux avides accaparements de l'orgueil.

A l'époque où le génie grec semblait s'évanouir sur les côtes de la Grèce d'autrefois, une légende rapporte que partout circulait cette triste nouvelle: « le dieu Pan est mort », répétée par tous les échos. Mais Pan, la grande

âme de la Nature, se réveille aujourd'hui dans le *Panmonisme* ou *Universalisme* pour mettre d'accord les mystiques et les athées.

L'Universalisme offre à tous les savants, à tous les philosophes, à tous les penseurs, à tous les chercheurs, à tous les croyants le point de contact qui unit leurs travaux et leurs pensées. Le mouvement universaliste a toujours cherché à établir des relations et des sympathies entre les différentes écoles spiritualistes, dont les chefs figurent comme membres d'honneur dans la phalange d'élite pour l'œuvre de la grande réconciliation. Une pénétration se fait en ce sens. Peu à peu, on se connaît mieux, les mains se tendent, les cœurs s'ouvrent. Les idées prennent la place des personnalités, dont l'éducation reste à faire. C'est une **Renaissance** qui s'élabore, sous la conduite évidente de l'Invisible, pour s'épanouir en plein XX^e^ siècle, et le spiritisme, le psychisme en sont les actifs artisans.

Grâce à cet effort, sous l'élan irrésistible de ces espoirs, les humains prendront conscience de leur fraternité. Ils ne se rappelleront plus que du bien qu'ils ont pu se faire, comme des amis d'enfance, réunis après une longue séparation, ne se souviennent que de leurs meilleures impressions de jeunesse.

Quant à vous, femmes, qui êtes nos sœurs en humanité, veuillez croire que vous avez un intérêt capital à vous approcher de l'initiation intégrale. C'est par elle que vous viendra le salut et c'est par vous, c'est par la femme initiée, collaboratrice et inspiratrice, que nous viendra le nôtre.

PAUL NORD.

LE FÉMINISME

(*suite*).

A propos d' « Ève réhabilitée », de M^me^ Claire Galichon.

La femme est-elle l'égale de l'homme au point de vue social ? Nous ne pouvons mieux débuter sur ce point qu'en empruntant les lignes suivantes à notre aimable auteur :

« Puisque après examen, nous avons pu répondre par la négative à la question : « La femme est-elle physiologiquement et psychologiquement inférieure à l'homme ? » nous sommes autorisés à répondre de même au doute soulevé sur sa capacité sociale ; ceci ne résulte-t-il pas de cela ? La question serait donc oiseuse, si elle ne nous donnait occasion d'y rattacher quelques réflexions, réflexions faites, en partie, par d'autres, il est vrai, mais jamais trop répétées pour préparer le succès de la cause féministe.

« Aussi loin que la pensée peut remonter le cours de l'existence sociale du monde, l'homme et la femme n'ont formé l'humanité que *réunis*. Du sort de l'un a dépendu le sort de l'autre et ce n'est que leur bien-être *commun* qui a marqué la marche du progrès. Ce fait est le plus certain des critériums sociaux en faveur des droits politiques de la femme.

« Alors par quelle bizarrerie de conception, par quelle étrange contradiction, ce qui a été uni par Dieu et la Nature pour lutter, peiner et organiser ensemble, dans les règnes inférieurs, comme dans les règnes supérieurs, a-t-il été séparé dans l'œuvre sociale, dans l'organisation générale, d'où dépendent les lois, les mœurs, les religions, enfin la paix et la guerre ?

« L'esprit de l'homme qui partout affirme, même à son insu, que rien n'est complet sans l'âme de la femme, pourquoi s'obstine-t-il à maintenir le divorce social entre les deux sexes « par la volonté d'un seul », en dépit de la justice, en dépit de la logique?

« Pourquoi un sexe veut-il imposer ses lois à l'autre sexe ? Au nom de quel droit, si ce n'est de celui qu'il s'est arbitrairement donné ?

« Voici des lois à élaborer d'où dépendront : le bonheur de la femme, — des enfants de la femme — la vie de la femme,— des enfants de la femme ! et l'homme ne la consulterait pas, ne la consulterait jamais?... »

Ceci nous amène à envisager la question du suffrage des femmes sous le rapport de son intérêt et de son incontestable utilité. Qu'on ne nous objecte pas que c'est là une question toute politique et qu'elle n'a rien à faire dans une revue spirite. Si notre sœur en croyance a jugé bon de consacrer plusieurs années d'étude et deux volumes importants à l'émancipation de la femme, en prenant pour base de son travail le spiritualisme le plus élevé, c'est certainement qu'elle a pensé que de cette émancipation dépendait le progrès des futures générations dans l'évolution spiritualiste. Nous spirites, nous n'allons pas, comme les prêtres, dire aux femmes : — Laissez-vous mener par vos pères, vos frères, vos maris, vos fils, et par tous vos inférieurs du sexe fort ; bornez-vous à aller à l'église prier pour l'effacement des fautes que les uns et les autres commettent. Vous pourriez sans doute éviter qu'elles ne se produisent. Mais ce n'est pas votre affaire : à chacun son rôle ici-bas. On vous dit que vous êtes esclaves : n'en croyez rien, puisque c'est par vous et grâce à vous que nous dominons. Et puis, voyez! n'avons-nous pas fait la Vierge Marie presque l'égale de Dieu? Et le Christ n'a-t-il pas dit lui-même : Mon royaume n'est pas de ce monde ? Travaillez donc seulement pour le royaume de là-haut. — Et chez les femmes l'habitude de s'incliner est si grande qu'elles ne songent pas même à répondre : — Mais alors, messieurs les prêtres, pourquoi vous-mêmes votez-vous? pourquoi certains d'entre vous se présentent-ils comme candidats, et pourquoi engagez-vous vos ouailles à voter pour vos candidats préférés ? Le

royaume de Dieu est donc tantôt de ce monde pour vous, et tantôt de l'autre pour nous?

Pour en revenir à notre conception du devoir spirite, nous déclarons qu'elle ne doit pas ressembler à celle que nous blâmons. Elle doit être logique et juste. Le spiritisme n'a pas seulement pour but d'ouvrir nos espérances à l'immortalité et de nous mettre en relations avec nos chers disparus, il a encore un but plus général et plus élevé : c'est le progrès indéfini de nos âmes à travers les existences et les mondes. Et ce progrès nous ne pouvons nous attendre à le conquérir définitivement qu'avec la liberté, qu'avec l'égalité, qu'avec la fraternité de tous, hommes et femmes.

Si les femmes, très aptes et même très supérieures à l'homme pour le gouvernement de leur maison et de leur famille, ne sont pas admises à la confection et au contrôle des lois, elles ne sont pas libres, elles ne sont pas les égales de l'homme, et sans la liberté et l'égalité, la fraternité est impossible. Vous le constatez d'ailleurs depuis plus d'un siècle. Rayez donc tout de suite ces trois mots de vos monuments et de vos actes administratifs, et rayez aussi, vous spirites, de l'étendard de votre doctrine cette devise: Hors la Charité pas de salut. Car, est-ce user de charité envers vos mères, vos sœurs et vos compagnes que d'éviter de vous occuper de leur préparer dans la société un traitement égal à celui qui vous y est fait? Maintenant que vous êtes éclairés, refuserez-vous de faire pour le sexe faible ce qui vous a été accordé à vous, sexe fort? Dans toutes les assemblées, réunions ou congrès spirites, les femmes ont exactement les mêmes droits que les hommes. Il doit en être de même dans la société. Et c'est à force de se persuader de son indiscutable nécessité et de son implacable logique que cette vérité si simple de l'égalité des sexes triomphera.

Quelle est l'œuvre des masculinistes? Mme Claire Galichon la compare à celle des mauvais jardiniers qui mettent leurs fleurs tantôt sous verres et à l'abri, tantôt les exposent au soleil et à tous les vents; tantôt écrasent et arrachent ce qu'ils ont obtenu de plus précieux, tantôt laissent pousser ce qui est le plus inutile, voire le plus nuisible comme venin. « Au lieu de soigner et d'estimer les intelligences, ils soignent les masses à cause de leur sexe! Les masculinistes sont des matérialistes, quel que soit le culte qu'ils reconnaissent, quel que soit le nom du Dieu qu'ils adorent. Les masculinistes sont les jardiniers égoïstes qui n'écoutent que leurs penchants personnels, sans se soucier ni de la logique ni de la justice.

« Tant qu'il y aura des masculinistes prépondérants, la société n'avancera que péniblement et de façon incomplète, car la femme étant, au dire même des hommes « l'âme de la société », comment le progrès serait-il réel sans son concours? »

Examinons donc cette question du suffrage des femmes sans perdre de

vue notre but spiritualiste qui est de préparer les âmes, si longtemps courbées sous le joug de la matière, au culte resplendissant de la Vérité.

Les hommes trouvent tout naturel de jouir du suffrage universel pour eux-mêmes. Singulier universalisme que celui qui prive de ce droit toute une moitié du genre humain, tout un sexe à qui l'autre doit la vie ! Mais avant la Révolution ils ne l'avaient pas ce droit. Comment ne se sont-ils pas aperçus qu'ils s'étaient octroyé un monstrueux et abusif privilège ? La loi recommande à l'homme d'administrer ses biens « en bon père de famille ». Il semble par cela même qu'elle lui recommande l'établissement d'un gouvernement de « bon père de famille », répondant aux vœux de la grande majorité de la nation. Alors pourquoi admettre à la formation de ce gouvernement des hommes grossiers, sans instruction et sans moralité, et repousser de parti pris le concours d'honnêtes mères de famille, de femmes instruites et d'autres même qui notoirement occupent une place d'élite dans la société? Comment après cela s'étonner qu'on n'arrive pas à la réalisation de ce gouvernement idéal qui est le rêve de toutes les intelligences éprises de progrès social ?

On a renversé la royauté, parce qu'elle était la tyrannie ; et, par l'organisation de la république, on a rétabli le règne définitif de la liberté, — du moins on le croyait. C'est une femme qui y avait cru et qui dans le nouveau régime avait joué un rôle viril, c'est Mme Roland qui, en montant à l'échafaud, devait jeter ce cri d'affreuse déception : « O liberté, tu n'es qu'un nom ! »

Est-ce bien vrai? La République ne serait-elle pas le meilleur des gouvernements? N'avons-nous pas vu cependant à sa tête des hommes de tous les partis? — Oui, sans doute ; mais il y a une chose à laquelle nous n'avons pas fait attention, c'est à ce qu'il faut entendre par ce mot « République ». Eh bien! c'est le gouvernement de tous par le concours et pour le bien de tous. *Res publica* — la chose publique — l'intérêt public. Ce n'est pas la chose, l'intérêt des hommes seulement, c'est l'intérêt de *tous les hommes et femmes* constituant l'unité de la nation.

Tant que les hommes et les femmes ne collaboreront pas ensemble à la constitution du gouvernement et à la préparation des lois de leur pays, ce gouvernement et ces lois ne seront pas l'expression exacte et fidèle des sentiments et de l'esprit de la nation, parce qu'il leur manquera la sanction de la moitié même de la nation.

Et à voir comment une pareille situation est supportée par les femmes, il est à croire que, si, par un renversement des choses, les femmes avaient eu à jouer, à la place des hommes, le rôle politique de ceux-ci, les pauvres hommes seraient aujourd'hui aussi résignés à leur sort et aussi indifférents que les femmes à la revendication de leurs droits. C'est une juste remarque

de tous les temps : qu'on s'obstine à piétiner dans les sentiers de l'erreur et de la routine sans s'apercevoir qu'on travaille avec acharnement contre soi-même.

Alors, nous dira-t-on, vous croyez que c'est le suffrage des femmes qui va tout sauver, que lorsque nous aurons, en outre des hommes politiques, des femmes politiques, voire même des ministres en jupons, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. A considérer cependant l'attitude violente des suffragettes en Angleterre, on peut d'ores et déjà prévoir la jolie besogne à laquelle elles se livreront lorsqu'elles seront représentantes du parti féminin. Mon Dieu ! n'avons-nous pas déjà assez des hommes dans notre Parlement pour faire médiocrement nos affaires, sans y joindre encore, pour achever de les brouiller, un clan de femmes ignorantes, légères, superficielles, suffisantes, autoritaires, jalouses les unes des autres ? — par galanterie nous passons d'autres épithètes et des meilleures.

— Calmez-vous. Nous ne demandons pas que demain toutes les femmes soient autorisées à voter, bien que pour nous spiritualistes l'égalité des sexes leur concède ce droit. Nous demandons seulement qu'elles se préparent à l'exercer, non seulement dans l'intérêt de leur sexe, mais encore et surtout dans l'intérêt général, dans l'intérêt de la patrie. Vous autres hommes qui ne craignez pas — à distance, bien entendu — d'affubler les femmes de mille épithètes peu gracieuses, regardez-vous donc vous-mêmes : êtes-vous meilleurs? Agissez-vous mieux en allant au café ou au cabaret sous prétexte de laisser les femmes à leurs « chiffons » ! Et puis, d'où vient que, lorsque vous parlez de vos mères ou de vos propres femmes tous les termes les plus élogieux, les plus admiratifs pour les qualifier vous viennent à la bouche, et que les mêmes vocables ne vous paraissent plus dignes d'être employés quand il s'agit des femmes en général ?

Quoi ! vous, députés, sénateurs, ministres, ingénieurs, gros industriels et commerçants, avocats, magistrats, officiers, vous trouvez très bien que vos mères et vos femmes dirigent votre maison, vos propriétés et tout le personnel qui y est attaché, tandis que vous vaquez à vos absorbants travaux, et, par une anomalie que vous seriez bien en peine d'expliquer, vous jugez ces mêmes femmes incapables de donner leur avis dans les questions concernant les intérêts du pays !

Mais non, direz-vous : — nous sommes tout à fait persuadés que Chrysale, ce bourgeois de Molière, avait tort de dire que

> « Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés
> Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse. »

Et nous savons trop que ce jugement de Chrysale pouvait et pourrait encore s'appliquer aujourd'hui à autant d'hommes que de femmes. Combien peu, en effet, de paysans et d'ouvriers et même de bourgeois s'appliquent à raisonner sur des questions autres que celles concernant leur métier ou leur manière de vivre!

Nous reconnaissons la reine Victoria très habile dans l'art de gouverner un vaste empire. Nous admirons Mme Roland, Mme de Girardin, George Sand, Mme Clémence Royer, Mme Curie; mais que voulez-vous? Les choses sont bien ainsi. Personne ne se plaint. Pourquoi du changement? Notre unique bonheur, — ne le sentons-nous pas ? — c'est le foyer où règne la femme-Ne nous donnons donc pas le coup suprême en renversant maladroitement ce bonheur.

(*A suivre.*) ALGOL.

Congrès Spirite Universel

BRUXELLES 1910

Le congrès qui vient de se tenir à Bruxelles avait réuni, autour de la Fédération Spirite belge, l'élite des penseurs spiritualistes de tous les pays.

Dès le samedi soir, les délégués et les visiteurs prirent contact avec la Fédération qui leur offrait une réception des plus cordiales, et les présentations se firent entre amis anciens et nouveaux. Là étaient les représentants de notre doctrine, venus de tous les points de l'Europe et de l'Amérique ; là était tout le savoir et l'intelligence qui forme ce que j'appelle volontiers le noyau invincible.

M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq, qui présidait le congrès, reçut le lendemain les délégations étrangères, il les salua dans un discours officiel où il dut placer un mot aimable pour chacun. Après quoi la parole fut donnée à M. Léon Denis qui, à son tour, salua la Belgique au nom de tous les délégués puis fit une belle apologie du Spiritisme, cette science nouvelle, qui se dresse devant une science qui est à refaire, et qui, aux religions désuètes, oppose son caractère de raison et de certitude.

Dans l'après-midi du dimanche M. Chartier fit, au nom de la Société Française d'Études Psychiques, une conférence substantielle, exposant avec méthode le caractère scientifique des expériences spirites. Sobrement, sans longueur, il a repris les faits classiques qui forment la base inattaquable de la science nouvelle.

Le lundi, à l'exposition universelle, tous les congressistes se sont donné

rendez-vous au stand de la photographie où se trouvaient rassemblés des documents nombreux intéressant le Spiritisme. Cela n'était pas sans intriguer les étrangers dont plusieurs nous demandèrent des éclaircissements.

Nous devons une mention spéciale à M. Durville qui, par ses conférences, a apporté au Spiritisme le secours de preuves positives de l'extériorisation, aidé en cela par Mme Lambert qui n'a pas craint de supporter les fatigues du voyage pour nous prêter ses merveilleuses facultés.

M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq nous a été enlevé avant la fin du congrès, il a été réclamé par le service professionnel. C'est M. le directeur de la *Revue Spirite belge*, M. J. Van Gebergen qui présida à la magnifique conférence de M. Léon Denis et c'est lui qui clôtura le congrès.

Des vœux ont été émis tendant à propager l'idée d'une fédération spirite universelle. Nous n'en parlerons pas aujourd'hui, nous attendrons la communication officielle qui doit être envoyée aux journaux. Le vœu a été émis que le prochain congrès se tint à Genève en 1913.

Entre temps, nous assistâmes à quelques séances médianimiques parmi lesquelles celles de Vout-Peters furent particulièrement remarquables.

L. C.

Congrès Spirite Universel

Tenu à Bruxelles du 14 au 18 mai 1910.

Le spiritisme, représenté à l'Exposition universelle de Bruxelles dans sa démonstration la plus saillante, la photographie, prend un caractère officiel. Pour les savants, ce n'était jusqu'à ce jour qu'une théorie qui, malgré des expériences très probantes faites en leur présence, leur permettait d'exprimer des doutes, puisqu'il ne laissait pas de traces permanentes.

Ils se souvenaient qu'ils avaient vu, sous l'influence de certains médiums, des objets soulevés sans contact et des événements vrais leur avaient été dits sur leur passé et sur leur futur, attestant que c'était une intelligence qui leur parlait, mais ces savants faisaient preuve d'une certaine faiblesse, d'une certaine hésitation, et disons le mot, de lâcheté morale, en prétendant qu'ils avaient dû se tromper puisque les phénomènes sur lesquels on les interrogeait étaient en dehors de la vraie science. Un mémoire de cette défaillance est exprimé dans le rapport écrit, présenté par la Commission de l'Institut général psychique, relatant les expériences faites par cet institut avec Eusapia Paladino.

En ce moment, les hommes de science français, n'ayant pas osé passer le

tunnel, prétendant que son obscurité les effrayait, sont submergés par la vague d'hommes de bon sens et de probité qui le passe tous les jours et qui proclame la vérité.

Rappelons que le Dr polonais Ochorowitz s'était donné la peine de venir montrer aux savants français le phénomène d'objets enlevés sans contact en leur présence, dont on avait pu prendre des photographies, et que ces savants n'avaient pas eu le courage de certifier cette réalité. Ils ont laissé cet honneur à une Commission de savants polonais faisant partie du Congrès de neurologie et psychologie tenu à Varsovie.

Or, l'Exposition universelle de Bruxelles a mis à la disposition de la Fédération spirite belge, présidée par le commandant Le Clément de Saint-Marcq, une salle où sont exposées 108 photographies d'effluves vitaux, de radio-activité des êtres vivants et de photographies spirites venant des cinq parties du monde.

Dans cette salle, il y a une affluence considérable et il n'existe pas un seul point où la foule stationne davantage.

Le lundi 16 mai, M. Tuyttens, consul à Anvers, secrétaire général de la Fédération spirite belge, a fait dans cette salle une conférence en présence d'une quarantaine de délégués spirites de toutes nations y compris l'Amérique.

Commençant de la gauche à la droite, il a parlé tout d'abord, en les désignant, des photographies du commandant Darget qui, le premier, avait photographié les radiations des êtres vivants.

Il a fait voir successivement ses photographies d'effluves humains, de la Pensée, des Sentiments, des Maladies, sa Radio-activité dont les trois mémoires présentés par cet officier et lus à l'Académie des sciences de Paris, ont démontré que les hommes, les animaux, les végétaux et même certains minéraux émettaient des effluves sur les plaques photographiques; et ensuite les photographies du corps astral humain et des images d'esprits très originales qu'il avait obtenues. Puis est venue la photographie obtenue par M. Leroux de Bruxelles qui, photographiant sa femme, a vu sur sa plaque, à côté de cette dernière, le portrait de son oncle mort depuis quelque temps. L'historique de cette photographie est racontée dans les *Annales psychiques*.

Ensuite est venu le fantôme de la villa Carmen obtenu en présence de l'éminent professeur Charles Richet et de M. Delanne le distingué Directeur de la *Revue scientifique du spiritisme*. Puis les photographies du Dr Baraduc, de Aksakoff, de Crookes, de Me d'Espérance et d'autres personnalités. Enfin il a terminé en montrant les clichés colorés du commandant Darget lesquels, ne pouvant être vus que par transparence, étaient placés sous une vitrine éclairée à l'électricité. L'Exposition Universelle de Bruxelles

marquera une date dans l'histoire du spiritisme, et il y a lieu de remercier la Fédération spirite belge d'avoir choisi cette date.

Nota : Le compartiment de la photographie spirite se trouve au centre du Palais principal de la section belge.

UN PASSANT

Paris, le 20 mai 1910.

Cher Monsieur Leymarie,

J'arrive de l'Exposition universelle de Bruxelles où le spiritisme a fait, dirais-je, son entrée officielle.

Il y est, en effet, représenté d'une manière permanente, dans une des salles de son palais principal, par une centaine de photographies spirites et d'effluves de fluide vital, parmi lesquelles j'ai eu le plaisir d'en voir une quarantaine des miennes. D'ailleurs, dans son discours d'ouverture du Congrès spirite belge, son président, le commandant Le Clément de Saint-Marq, avait dit que la photographie, pour le spiritisme, emporterait la situation ; et que le grand remueur d'idées, Emmanuel Vauchez, qui avait lancé la souscription pour provoquer l'invention de plaques, appareils ou produits chimiques en vue de la photographie spirite, souscription qui a atteint déjà 50.000 francs, avait bien mérité de la science.

Ceci dit, comme je suis toujours à la recherche de bons médiums, je crois en avoir vu un qui vaut la peine d'être cité.

C'est le médium Peters que j'ai vu trois fois, pendant une heure et demie environ, dire des choses très étonnantes à douze personnes successives tirées au sort parmi une centaine d'assistants.

Moi-même étant tombé au sort, j'ai été amplement satisfait.

C'est un médium psychographe auquel on donne un objet appartenant à un vivant ou à un mort. Il remue l'objet pendant quelques secondes dans ses mains et se met à parler du passé, du présent, du futur de la personne à qui a appartenu l'objet, bague, porte-monnaie, montre... etc., bien souvent avec une précision déconcertante, détaillant et donnant quelquefois le nom de l'Esprit qui est à côté de la personne. Pour mon propre compte, permettez-moi de raconter le fait suivant.

J'étais au premier rang, mon tour était passé et j'avais été satisfait, comme je viens de l'écrire, lorsque Peters qui parlait à une autre personne du fond de la salle, s'interrompit pour me dire : je vois Bonaparte à côté de vous.

Or, une heure auparavant, discutant de révolutions avec un de mes amis, je lui dis : Bonaparte a bien fait de faire tirer à la mitraille et de tuer cinquante hommes, sur les marches de Saint-Roch parce que, s'il avait hésité, la révolution aurait grandi et le lendemain il aurait été obligé d'en tuer cinq cents.

Dans le cas présent, ce n'est pas Bonaparte qui devait être à côté de moi, mais bien un Esprit qui avait pris sa forme pour, peut-être, me faire pressentir que j'avais eu raison de parler comme j'avais fait.

Dans mes photographies spirites, bien souvent les Esprits se manifestent par une image ayant trait à une de mes conversations précédentes. Il en fut de même ici sans doute. Quoi qu'il en soit, et à cause surtout de ce phénomène, je lui demandai un séance particulière. Il me dit des choses très intéressantes mais voici le fait culminant:

Il me détailla un Esprit qui était à côté de moi, et comme je lui disais que je ne le reconnaissais pas, il prit une canne et s'assit en me disant: il me fait prendre cette position.

Comme je ne reconnaissais pas encore, il me dit que j'avais son portrait chez moi dans cette même position.

Comme je faisais encore un geste de non reconnaissance il prit un crayon et écrivit: Jean.

Ce n'est qu'une heure plus tard, en relisant chez moi ce que j'avais écrit, que je reconnus mon oncle Jean Darget, assis avec sa canne en photographie, au milieu d'autres photographies qui sont dans ma chambre.

Il y a des explorateurs qui dépensent de grosses sommes pour aller voir le pôle Nord qui n'est qu'un point de peu d'importance, déterminé d'ailleurs par l'astronomie, tandis que le pôle de l'Au-delà serait beaucoup plus utile à rechercher, dit M. Stead.

D'un côté, on n'aurait fait que fouler un point de glace sans résultat pratique; de l'autre côté, c'est la transformation morale de l'humanité par la certitude de notre immortalité, par l'aspiration de chaque homme vers le bon, le beau, le juste, le divin.

COMMANDANT DARGET

AVIS

M. Leymarie avise les lecteurs de la *Revue Spirite* qu'il a donné sa démission de trésorier de l'Union Spiritualiste, parce que d'une part, cette Société suit, tout en ayant pris le projet de la *Revue*, un programme différent de celui que nous avions exposé depuis plusieurs mois *et pour lequel* nous avions reçu un certain nombre d'adhésions et d'autre part, pour les procédés avec lesquels le siège provisoire fut changé et les fonds de l'Union Spiritualiste retirés de la Librairie Spirite.

En lui remettant les fonds, *le 25 avril*, M. Leymarie avisait le Secrétaire Général qu'à partir de ce moment il n'était plus Trésorier de l'Union et qu'il allait en informer son président.

Le 4 mai, M. Leymarie recevait la lettre ci-dessous :

« Cher Monsieur,

« Le dernier numéro de votre journal contient des attaques contre le catholicisme (*Revue Spirite* d'avril).

« C'est en opposition avec nos statuts.

« Vous comprendrez que, si vous restez des nôtres, vous devez publier dans le prochain numéro la note ci-contre (Suivait une note invitant les collaborateurs de la *Revue* à cesser désormais toute attaque contre des croyances qui ne sont pas les nôtres).

« Quiconque *attaque* ou dirige une feuille où l'on *attaque* ne peut être de l'Union, c'est *l'évidence* même.

« Ce serait contrarier l'œuvre, votre bon sens le comprendra.

« Bien à vous : VALABRÈGUE. »

Ce à quoi M. Leymarie répondit que, donnant sa démission de l'Union Spiritualiste, cette décision solutionnait la question des articles parus dans la *Revue*.

Depuis, l'Union Spiritualiste adressa à la Presse la « Prière d'insérer » suivante :

U. S.

« Un membre du comité de l'*Union Spiritualiste* dirige une *Revue* où l'on attaque quelquefois le catholicisme. M. Albin Valabrègue vient de prier le directeur de cette publication de donner sa démission de membre du comité ou de déclarer dans la *Revue* que, désormais, toutes les croyances seront discutées avec respect et fraternité.

« La personne en question a préféré démissionner. Le comité de l'Union Spiritualiste profite de cet incident, etc. etc... »

M. Leymarie avait fait part de sa démission au Secrétaire Général *le 25 avril*, le jour de la remise des fonds et la lettre de M. Valabrègue *n'est que du 4 mai*, la question des articles parus dans la *Revue* n'est donc qu'un prétexte.

Si M. Valabrègue est logique avec lui-même, ne doit-il pas prier aussi M. Léon Denis, président d'honneur de l'Union Spiritualiste, d'avoir à donner sa démission, vu l'article paru dans la *Revue Spirite* de mai 1910, page 270.

Au moment où M. Leymarie fut choisi comme trésorier de l'Union Spiritualiste, M. Albin Valabrègue, qui depuis de nombreuses années reçoit la *Revue Spirite*, était pleinement édifié sur les opinions de ce journal et les

discussions de ses rédacteurs. On peut se reporter à de nombreux articles, notamment à « Problèmes Religieux » parus en 1909, dont le sens ne le cède en rien à notre *Revue* d'avril 1910.

L'Alliance Spiritualiste

Nous nous empressons de reproduire la communication suivante que nous avons reçue de M. Albert Jounet :

Bureau d'étude et d'action de l'Alliance Spiritualiste.

PROJET DE RÈGLEMENT SOUMIS AUX CHEFS DE GROUPES.

Article premier. — Conformément à l'article 11 des statuts de l'Alliance Spiritualiste, toutes les écoles sont impartialement représentées dans le bureau d'étude et d'action. Ce bureau contient autant de présidents d'étude, égaux entre eux, que d'écoles. Chacune d'elles nomme le sien, pour la durée et par le procédé qu'elle juge préférables et, si elle le désire, le fait assister par des vice-présidents et des secrétaires (1).

Art. 2. — Seule la représentation d'une école décide, en communion avec ses électeurs, tout ce qui, dans l'Alliance, regarde cette école (conférences spéciales sur la doctrine de l'école, participation aux séances publiques ou fermées de l'Alliance Spiritualiste et à l'action spiritualiste générale). Les pouvoirs du Comité fondateur ne visent qu'à garantir l'impartialité et la stabilité de l'œuvre.

Art. 3. — Autant qu'on le pourra, des bureaux analogues au bureau de Paris et librement fédérés avec lui, seront fondés dans toutes les capitales des États civilisés.

Pour le Comité fondateur :
ALBERT JOUNET.

(1) Les titres seraient président, vice-président, secrétaire d'étude (plutôt que d'étude et d'action) pour abréger, et aussi parce que l'action, dans l'Alliance Spiritualiste, n'est pas ignorante, impulsive, mais un résultat de solutions examinées et méditées. Du reste, pourvu qu'il y ait égalité de droit et de fait entre les membres du bureau, chaque école est maîtresse de choisir les titres qu'elle donne à ses élus. A condition qu'une école ait adhéré moralement à l'Alliance Spiritualiste et y compte quelques membres actifs, elle peut élire sa représentation parmi des personnes qui ne soient pas membres de l'Alliance Spiritualiste.

COMMUNIQUÉ

Société des Sciences anciennes.

Paris, le 20 avril 1910.

Monsieur le Directeur,

Nous recevons du Secrétaire Général une lettre expliquant que la démission de huit membres de la Société sur onze, n'a eu pour motifs que des dissentiments d'administration intérieure ; et que ces huit membres restent unis en un groupe d'études indépendant.

La *Société alchimique de France*, présidée par M. Jollivet-Castelot, cesse, en même temps, d'être affiliée à la Société des Sciences anciennes.

Signé : Jacques Brieu, E. C., ancien élève de l'École polytechnique, F. Jollivet-Castelot, Eudes Picard, Albert de Pouvourville, Dr Vergnes, Francis Warrain, Oswald Wirth.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Communication médianimique sur la planète Mars adressée à la Revue : Die Zeitschrift für Spiritismus, par le médium : Anna Meier (*suite*).

Grâce aux observations précises auxquelles les Martiens se consacrèrent, il leur fut possible d'acquérir, progressivement, au cours de nombreux siècles, une grande science d'initiation. Les secrets intimes de la nature leur furent révélés et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à connaître ce que leur culture intellectuelle leur permit d'embrasser et de comprendre.

Antérieurement à l'époque du prodigieux bouleversement dont je viens de parler, les satellites de Mars avaient occasionné une autre perturbation qui eut des conséquences désastreuses pour certaines régions de cette planète. A un moment donné, en effet, les satellites, qui subissaient une modification profonde sur leur surface, amenèrent un tel dégagement de calorique sur Mars que l'eau y fut surchauffée au point que les éléments de vitalité furent profondément altérés et gravement compromis.

Tous les volcans qui, en tout temps, ont toujours été plus nombreux que sur terre, furent le théâtre d'une agitation extraordinaire et couvrirent de vapeurs sulfureuses les régions environnantes. Une effroyable sécheresse s'abattit sur plusieurs zones de Mars, en y semant une calamité inouïe. Une

région de cette planète, comparable, en surface, à l'Amérique, à l'Europe et à l'Australie, fut épargnée toutefois, ou moins rigoureusement traitée.

Les modes de relation rapides et pratiques que possédaient déjà les Martiens leur permirent d'y recourir efficacement, sous l'empire d'un sentiment de solidarité des plus entendus, et cela avec bien plus de célérité et des résultats plus complets, que l'on n'aurait pu l'espérer sur terre, dans le cas où celle-ci eût eu à subir le même effroyable cataclysme.

Lorsque, grâce aux instruments scientifiques, d'une précision parfaite, il fut possible aux Martiens de prévoir, exactement, la venue d'accidents qui, périodiquement, désolaient plus ou moins certaines régions de leur planète, en amenant les habitants à abandonner, sans rémission, les dites régions, il s'organisa chaque fois une émigration en masse en utilisant, à cet effet, des moyens dont ils disposaient : navires géants maritimes et aériens, série ininterrompue de trains de véhicules à vapeur, à électricité, ou actionnés par le radium. Les torrents d'êtres humains ainsi conduits peuvent être transportés dans la région privilégiée qui porte le nom de... (Ici le médium trace quelques signes d'une écriture indéchiffrable.)

Mais si par la suite il fut possible d'atteindre sans encombre les contrées de refuge, véritable terre promise, fertile en ressources variées restées intactes, il n'en fut pas de même dans les premiers âges de cette humanité, au cours desquels il y eut de nombreuses victimes. J'en dirai quelques mots avant de finir. Étant donné, d'autre part, le degré de haute culture spirituelle qui groupe tous les Martiens dans une vaste union familiale, leur grande préoccupation fut d'établir entre eux un seul et unique langage qui leur permît de resserrer davantage les liens d'une fraternité bien comprise, dans un but de paix heureuse et d'harmonie spirituelle parfaite.

Je puis, à cet égard, vous apprendre que depuis près d'un siècle et demi ce résultat grandiose a été atteint et que les Martiens communiquent, entre eux, par le moyen d'un langage uniformisé et ne pratiquent plus, en commun, qu'un seul culte, une religion universelle unique. De même pour tout ce qui touche aux sciences, aux arts et talents, il n'y a qu'une source, point de départ d'unité universelle de tout équilibre et de toute harmonie(1). Tout y est là, solidarisé, équilibré et pondéré, même en ce qui concerne l'organisation sociale et politique, où également tout s'inspire de ce principe parfait d'unité fondamentale, qui exerce son action en un point central, pour se traduire, par rayonnement, jusqu'aux extrêmes limites de la planète (1).

Tous les points importants, y compris les plus éloignés, comportent un lieu de réunion, où se discutent toutes les questions intéressant la planète entière et où un cercle d'humains d'élite sont appelés à traiter avec sagesse,

(1) C'est de l'*Universalisme* (N. D. T.).

méthode et un entier dévouement *absolument désintéressé*, la direction et l'administration des régions occupées. Tout ce qui émane du point central est examiné, interprété et étudié avec sagesse par ces groupes qui en assurent l'application avec non moins d'ordre et de méthode réfléchie. Ce mode de centralisation qui intéresse toutes les branches de l'ordre spirituel tant que matériel général, n'est pas mis en œuvre, comme chez vous, sous l'action immédiate d'un potentat, mais il est confié à une phalange de sept personnalités, chargées de cette mission de direction suprême. Cet aréopage est inféodé au grand Esprit, qui, lorsqu'il sera connu de vous, comme des Martiens, vous présentera également de sa science sublime, en faisant naître sur terre, comme sur Mars déjà, le régime de la Paix Universelle, et en faisant de vous, de même que là, une humanité d'êtres sages accomplissant son évolution, dans la foi de l'épanouissement final dans le sein divin du Créateur.

Les Martiens ont supporté avec calme les catastrophes et calamités qui les ont frappés parce que la connaissance des grandes lois de la Nature leur fut successivement révélée, lois sublimes qui régissent la naissance, le progrès, l'évolution, et le délire des mondes.

En possession de la science, il fut possible aux Martiens de prévenir l'époque des perturbations qui affligèrent plus ou moins profondément cette planète, et ainsi, en progressant, il lui fut donné, de plus en plus, le moyen de prévoir et de parer, en même temps, aux conséquences de ces désastres. De même que, par ailleurs, la vie matérielle n'était pas considérée pour ses aspirations comme le but exclusif à réaliser; que la survie lui était révélée; le trépas, qui est encore toujours un motif d'effroi pour vous, n'avait depuis longtemps plus, pour lui, de raison d'être autre que celle qui ouvre l'accès à une voie supérieure. La mort ne fut donc jamais redoutée sur Mars comme sur Terre.

Aussi, pénétrées de ces sentiments de haute philosophie, celles des malheureuses victimes, vivant à l'époque des premiers cataclysmes dont nous avons parlé, et qui périrent accidentellement, ne virent-elles au moment de leur trépas, quoique tragique, que la vie nouvelle qui s'offrait lumineuse à elles et leur foi ardente en un avenir radieux, certain, suffit à leur adoucir l'heure des séparations que nous appelons cruelles.

Ajoutons que toute pensée d'ambition individuelle, d'orgueil et d'égoïsme est bannie entièrement sur Mars. Le progrès continue à s'épanouir à sa surface et cette humanité d'esprit, hautement évoluée, continue à progresser en perfection, pour s'anoblir de plus en plus, jusqu'à l'accomplissement intégral de la mission et du rôle impartis à cette planète dans le concert de l'Univers.

FIN.

RIVALES

(*Suite*).

CHAPITRE V

Trois semaines se passèrent. C'était de grand matin. L'enfant était en pleine convalescence, et Aimée, qui depuis plusieurs nuits reposait tranquillement, tout à son aise, venait de se lever fraîche comme une rose. Elle sortait de sa salle de bains, revêtue d'un long peignoir de flanelle blanche. Son mari l'avait quittée pour la journée entière. Elle se disposait à flâner sur la chaise longue, tout en prenant son thé, en compagnie du fameux roman *Cigarette*, d'Ouida (1).

A peine venait-elle de s'installer confortablement, quand sa femme de chambre lui annonça que Mme Solano demandait à lui parler.

Mme Beauregard, d'un bond, fut sur pied; et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre nonchalante, donna l'ordre de laisser entrer, sans faire attention à la curiosité mal dissimulée de la suivante. Aimée sentait l'approche de la tragédie qu'elle redoutait depuis si longtemps. Aussi, à peine, Mme Sonalo, rouge, essoufflée, dans une toilette d'ordre composite, fut-elle entrée et assise qu'elle s'écria :

— Je suis sûre que vous venez me parler de votre nièce ! Qu'y a-t-il ?

— Je ne le sais pas moi-même, madame ; mais je viens vous demander conseil. Excusez-moi de vous déranger si matin; mais, je suis trop inquiète ! Non, c'est de trop !

— Vous êtes toute excusée ma bonne dame. En quoi puis-je vous aider ? Dites vite.

— Eh bien ! Madame ! Je crois que ma pauvre nièce devient folle. Elle ne fait que pleurer, et je sens qu'elle est très malheureuse, tellement elle est affectueuse avec moi ! Je n'ai jamais vu une personne aussi changée. Voilà plusieurs fois qu'elle veut me raconter quelque chose, et toujours je l'en ai empêchée, ne trouvant pas que c'est ma place de me mettre entre femme et mari.

Aimée, de sa main fine et blanche, pressa la grosse main rugueuse de la femme du peuple.

— Mais, hier, madame, continua la mère Solano, encouragée par ce témoignage de sympathie, hier, le cœur me manqua, et je l'ai laissé parler. Elle est venue, après le dîner; son mari étant parti pour affaires, et ne devant

(1) *Ouida*, pseudonyme de *Mlle de la Ramée*, célèbre romancière anglaise, descendant d'une famille de réfugiés huguenots. Son roman « Under two flags », traduit sous ce nom de « Cigarette » se passe à Alger.

pas rentrer avant ce soir ou demain matin au plus tôt. Eh bien! Madame! Elle s'imagine qu'elle est ce qu'on appelle un *médium !*... Enfin, elle croit qu'une dame du grand monde s'empare d'elle, de son corps, veux-je dire.

— Oui, je le sais, observa Mme Beauregard vivement. C'est Stella!

— Je le crois, continua sa visiteuse. Eh bien, madame, ma nièce ne ressemble pas aux autres médiums que j'ai vus ; car, il faut vous dire que mon mari avait du goût pour les séances, et m'y menait souvent. J'ai vu une dame médium, qui obtenait toutes sortes de belles choses, et qui vivait très agréablement. On la comblait de cadeaux. Mais, ma nièce est folle de jalousie, elle ne décolère pas contre « cette créature », comme elle dit. Quant à moi, je crois tout bonnement que c'est une idée fixe ! une hallucination! Elle a trop de chagrin; car, entre nous, M. d'Hauterive ne l'aime pas comme il devrait l'aimer! Il la néglige. . . . . .

— Oh ! dit Aimée, j'espère bien qu'il n'en est pas là!

— Et ma nièce, madame, reprit la bonne tante en s'échauffant, a toujours été si entourée! si admirée, si fêtée! Et puis. il y a ce René de Villebois! ce toqué de lieutenant! qui tourne autour d'elle, comme une mouche autour d'un pot de miel! Voilà-t-il pas qu'il vient d'hériter d'un vieux parrain, et qu'il raconte partout, que si ça lui était arrivé plus tôt, il aurait épousé mon Estelle!!!

— Elle vous l'a dit?

— Oui, elle me l'a raconté hier ; et ce qu'elle avait l'air malade la pauvre petite ! Madame Beauregard, vous me croirez! elle était pâle comme une morte ! Ses dents claquaient! Cependant, elle était d'un calme effrayant.

— Cette femme est encore venue hier au soir, qu'elle me dit tristement, je ne puis pas l'en empêcher!

— Quelle honte ! je lui réponds; car il ne faut pas contrarier les gens qui ont des idées fixes. C'est fini! qu'elle me dit encore, je ne suis pas la plus forte et je ne puis plus l'endurer !

Et la voilà qui éclate en sanglots. . . . . .

— Pauvre Estelle ! interrompit Aimée, d'un ton plein de commisération.

— Je la prends dans mes bras, la belle petite chérie, continua la bonne Solano, je la console, je la remonte de mon mieux. Je lui fais prendre une tasse de café, et, enfin, elle s'en va en m'embrassant tendrement et en me fourrant ceci dans la main, — un cadeau pour ma fête qui tombe demain. Mais elle m'a fait promettre solennellement, sur la tête de défunt mon mari, de ne pas l'ouvrir d'avance.

Alors la bonne dame exhiba une boîte enveloppée de fin papier et nouée élégamment de faveurs roses.

— Mme Pille, elle-même, n'enveloppait pas mieux les bonbons, conclut-elle, avec une pointe d'orgueil.

Aimée prit la boîte sur laquelle on voyait, écrits en zigzags, de l'écriture d'Estelle, ces quelques mots : « Ne pas ouvrir avant ta fête.

Les deux femmes se regardèrent.

Elles s'étaient comprises.

— Oui, madame, dit la tante, répondant à la pensée d'Aimée, je suis sens dessus dessous ! Je n'en ai pas dormi de la nuit et me voilà ! je sais que c'est mal de manquer à ma promesse; mais c'est plus fort que moi ! et je vous demande, à vous son amie, d'ouvrir cela à ma place.

Mme Beauregard n'hésita pas. D'une main ferme, elle enleva les faveurs, arracha le papier et ouvrit un écrin de satin blanc, chiffré d'un *E. H.* en diamants. Un cri d'étonnement s'échappa des deux bouches. L'écrin renfermait la montre et la superbe chaîne de cou d'Estelle.

Un papier était plié en quatre sous les bijoux.

— Lisez-le, dit la tante en tremblant.

— Lisons-le ensemble, ma pauvre dame, dit Aimée ; et se rapprochant d'elle, elle souleva les bijoux, déplia la lettre, et toutes deux, la tante et l'amie, lurent ce qui suit :

« Chère bonne tante,

« Je m'en vais. Je ne puis plus supporter la vie qui m'est faite ? Je quitte celui qui ne m'aime pas et ne m'aimera jamais, pour fuir avec quelqu'un qui m'adore follement.

« *C'est sa faute à Elle.* J'ai bien essayé de suivre vos conseils; mais la destinée est la plus forte. Et puis ! que ne ferais-je pas pour me sauver loin de cette créature ! !

« Adieu. N'oubliez pas

« Votre Estelle. »

Les deux femmes pleuraient.

— Il faut la sauver, cria enfin Aimée. Elle ne peut pas être loin. Vite aidez-moi à m'habiller !

Et Mme Beauregard, rejetant son peignoir, sonna, frénétiquement, sa femme de chambre. Elle donna l'ordre d'atteler son phaéton qu'elle conduirait, dit-elle, elle-même. Puis, s'enfermant avec Mme Solano, elle procéda rapidement à sa toilette.

— Mais où sont-ils ? ne cessait de répéter la tante. Comment les trouver ?

Aimée fronçait les sourcils, luttant avec ses souvenirs.

— J'y suis ! ! cria-t-elle, tout à coup. J'y suis ! Je savais bien que j'avais entendu quelque chose ! Villebois a demandé une permission pour Tunis. Je l'ai appris par hasard; car il avait bien recommandé de n'en rien dire ! On croyait à une gageure... Je parie qu'ils vont prendre le train ce matin !

— Mais nous ne pouvons cependant pas les arrêter à la gare et faire un scandale, gémit la tante.

— Non, mais nous pouvons les attendre à la station de *Maison-Carrée*, et sauter dans leur compartiment, reprit fébrilement Aimée.

Et fourrant son porte-monnaie dans la poche de sa jupe, elle campa sur sa tête une toque de voyage, prit un grand cache-poussière, saisit des gants larges et commodes, et se déclara prête à partir.

Les deux femmes descendirent ensemble et trouvèrent, à la porte de la villa, le phaéton attelé d'une belle jument alezane qui frappait le sol d'un pied impatient. Mme Solano contempla, avec effroi, les petites oreilles qui s'abaissaient nerveusement !

— Tiens-la bien, Saïd, cria Aimée au petit groom arabe qui se tenait à la tête de la bête. Allons, montez, bonne madame Solano. N'ayez pas peur ; elle ne bougera pas.

Ainsi encouragée, la grosse dame se hissa péniblement dans la légère voiture... du mauvais côté, bien entendu !

— C'est ma place ici, rectifia Mme Beauregard. A gauche, s'il vous plaît.

Et la jeune femme grimpa lestement sur le siège, rassembla les guides et prit le fouet en main.

— Lâche-la, ordonna-t-elle.

La jument partit à fond de train, pendant que le petit groom secouait la tête d'un air pessimiste et se demandait pourquoi Allah ne l'avait pas admis à escorter sa maîtresse comme d'habitude...

. . . . . .

Le silence régna pendant quelque temps. Aimée avait assez à faire à conduire sa bête, nerveuse à l'excès ; et la maman Solano récitait dévotement son chapelet à voix basse, s'attendant, à chaque minute, à être précipitée hors du léger véhicule.

— Pourvu que nous arrivions à temps ! soupira enfin Aimée. J'ai agi par intuition. Nous n'avions pas le loisir de réfléchir.

— Mais, madame, gémit la bonne tante, cramponnée à son siège et résolue, cependant, à tous les genres de martyres pour sauver sa nièce, que ferons-nous du phaéton ?

— Je dirai à un des hommes de la gare de le conduire à l'hôtel voisin ; on nous connaît bien, dit Aimée, et nous monterons dans le train. Je ne vois pas d'autre moyen d'éviter un esclandre.

— Pourvu qu'ils y soient !

— De cela, je mettrais ma main au feu. J'ai toujours eu le don de deviner un peu les actions d'Estelle.

Mme Beauregard ne dit plus rien. Elle activa encore l'allure de la jument qui filait comme le vent.

Enfin la station parut dans le lointain. Le gros bourg semblait endormi paresseusement dans cette belle matinée. L'air était transparent et les légères hirondelles se poursuivaient dans les régions élevées du ciel.

Le contraste entre le calme des jolies maisonnettes et l'état troublé de son âme fit pleurer maman Solano. Elle renifla bruyamment, en tâchant de se dominer, au moment où le phaéton s'arrêta devant la gare.

Mme Beauregard lui jeta les guides, dégringola hors de la voiture et se précipita, à travers la salle d'attente, jusque sur le quai d'embarquement.

Il était désert. . . . rien n'annonçait l'arrivée d'un train.

Aimée ne fit qu'un saut jusqu'au bureau du chef de gare.

— Le train de Constantine? demanda-t-elle avec peine, en s'efforçant de comprimer les battements précipités de son cœur.

Le chef de gare, étonné, souleva sa casquette blanche, car il connaissait bien de vue la jeune dame.

— Le train de Constantine, madame? dit-il machinalement.

— Oui. Est-il passé?

— Il y a dix minutes à peine, madame.

Aimée tomba défaillante sur une chaise. Sa pâleur effraya le digne employé. Il s'élança à la fontaine, remplit un verre d'une eau fraîche et pure, et l'offrit à Mme Beaurivage. Elle but quelques gorgées et se sentit plus forte.

— Monsieur, une seule question. Je compte sur votre discrétion. Avez-vous remarqué les voyageurs des premières?

— Il n'y avait que deux personnes, madame, un jeune homme, ayant l'air d'un officier en bourgeois et une jolie dame, pâle, blonde, avec des yeux extraordinaires. Nous avons rarement aussi peu de monde qu'aujourd'hui.

Le brave homme s'efforçait d'avoir l'air de ne rien soupçonner d'anormal.

— Merci mille fois, monsieur, reprit Aimée; excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Il n'y a pas de quoi, madame, répondit-il poliment, en la saluant de nouveau.

Aimée sortit de la gare, comme si elle rêvait.

— Tout est perdu, dit-elle à voix basse, en s'appuyant contre la côte de la voiture où se trouvait sa compagne.

Mme Solano montra, en ces circonstances critiques, la force de son caractère.

Voyant Aimée anéantie, elle descendit à son tour, fit signe à un Arabe qui flânait auprès d'elles, de prendre la jument par la bride et de les suivre. Puis, ayant mis le bras d'Aimée sous le sien, elle la conduisit à l'hôtel de la Poste, qui était à deux pas. Elle fit remiser l'équipage, demanda la meilleure chambre à coucher et commanda deux cafés au lait.

A peine les dames furent-elles seules, que Mme Solano enleva la toque et le manteau d'Aimée et la força à s'étendre sur un canapé.

Mme Bauregard était à bout de forces. Ses jolis bras, ses petites mains n'en pouvaient plus d'avoir dirigé la jument que, d'habitude, elle ne conduisait pas. Puis elle songeait à cet odieux préjugé... l'honneur de Fabien perdu par une faute qui n'était pas sienne ! et, par-dessus tout, cette pensée revenait comme une douleur lancinante : Comment revoir Stella, si Estelle nous échappe ?

Aussi se laissa-t-elle faire, comme une enfant fatiguée. . . . . .

(*A suivre*).

L'Entente Spiritualiste par la prière

Pensées à méditer chaque jour.

Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé (saint Marc).

***

Vous prieriez davantage si vous saviez quelle riche bénédiction spirituelle la prière apporte.

Souvent la pétition inarticulée, qui ne paraît pas avoir été entendue, apporte à l'âme qui prie d'abondantes bénédictions.

C'est de l'âme qui vit en fréquente communion avec nous que nous pouvons le mieux approcher (Imperator. Enseignements spiritualistes. W Stainton Moses).

***

Pour vous-mêmes vous devez demander l'aide d'en-haut dans la résolution que vous avez prise de supporter vos épreuves avec courage et résignation, et de marcher toujours droit dans la vie.

Vous devez demander des conseils pour devenir bons, justes, compatissants et secourables pour tous vos frères.

Vous devez demander de trouver l'occasion de vous dévouer et de faire le bien; d'instruire les ignorants; de leur montrer la voie, et de les faire progresser.

Appelez vos protecteurs par la prière comme sur terre vous faites appel, pour avoir leurs conseils, aux hommes que vous jugez supérieurs par la science, par l'expérience, par la raison, à ceux que vous savez être vos véritables amis.

Priez pour vos parents et pour vos amis qui sont encore sur cette terre et pour ceux qui sont disparus. Demandez pour eux ce que vous demandez pour vous, et envoyez-leur des pensées d'amour, des souhaits de bonheur, des souvenirs affectueux.

Priez aussi pour remercier les intelligences supérieures qui vous protègent.

Enfin, n'oubliez pas une prière qui est à la portée de tous : cette prière, c'est le travail. On vous l'a dit depuis longtemps : travailler c'est prier (Conseils des Invisibles).

***

Mettre, par la pensée, l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut cela s'appelle prier (Victor Hugo).

***

Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, celui qui aime davantage le connaît mieux que celui qui aime moins. Attachez-vous à aimer.

Aimez dans le fond de votre cœur, en face de vous-mêmes et en présence de votre Père céleste qui seul sait ce qui se passe dans le secret de votre conscience. Aimez, et Dieu descendra en vous pour y faire son habitation.

Mais pour aimer purement, il faut chasser les passions mauvaises afin que les bonnes seules aient empire sur vous. Il faut soigneusement extirper les ferments de haine et de jalousie et les remplacer par ce sentiment fraternel qui régénère l'individu en attendant qu'il régénère le monde (Pensée de Jésus. M. C).

***

La prière en commun est des plus puissantes lorsque toutes les âmes sont unies dans la même pensée (Conseils des Invisibles).

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles (saint Mathieu).

***

Orare, Laborare.

(Prier, c'est travailler, c'est lutter, c'est souffrir.)

Frères et sœurs de l'espace, frères et sœurs de la terre, unissons-nous dans une commune et vibrante pensée pour prier pour tous nos bien-aimés, pour tous ceux à qui nous rattache un lien d'affection, de sympathie ou de reconnaissance, pour tous ceux qui souffrent, qui luttent et qui travaillentdu corps ou de l'esprit, pour les bons et les méchants, pour tous nos frères sans exception.

Demandons, pour tous en même temps que pour nous, au Père qui est dans les cieux, le pain quotidien du corps, le pain de l'esprit et le pain de l'âme qui donnent la force et la volonté de supporter l'épreuve, de résister au mal et d'accomplir tous ses devoirs.

Enfin, joignons-nous, dans un même élan d'amour, aux esprits supérieurs, à nos guides et à tous les bons esprits pour élever nos âmes vers l'Eternel, le

glorifier dans son œuvre, et préparer parmi nous le règne de sa Justice et sa Bonté infinies.

***

Le matin, vers 8 heures, le soir, vers 7 heures
ou à 2 h. après-midi / *ou à 9 h. du soir* *correspondant en Amérique à* *9 h. 1/2 matin.* / *4 1/2 soir.*
Le dimanche, aux heures adoptées par tous les chrétiens sincères.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire de la Magie et de la Sorcellerie en France, par Th. de CAUZONS, chez DORBON-AÎNÉ, 53 *ter*, Quai des Grands-Augustins, Paris.

Les sorciers dont tout le monde parle n'avaient jusqu'à présent pas d'histoire complète. Un érudit déjà connu, M. Th. de Cauzons, s'est mis à la tâche et nous donne aujourd'hui le résultat de son travail. Anciens livres de sorcelleries, bulles pontificales, directoires de l'inquisition, comptes rendus de procès, traités spéciaux de droit, auteurs modernes, traités de magnétisme, de spiritisme, d'occultisme, ouvrages pour ou contre, il a tout lu et va tour à tour nous instruire, nous amuser et nous terrifier.

Le premier volume qui vient de paraître nous initie aux mystères diaboliques, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, car le diable — ou la croyance au diable — a le même âge que l'homme. Après avoir traité de la Magie chez les peuples anciens, l'auteur nous en fait constater la survivance presque intégrale et sous des formes identiques jusqu'à nos jours.

Il nous fait assister aux évocations magiques, aux crimes des sorciers, à leur Sabbat, à leurs maléfices. Il traite tour à tour des différentes espèces de devins : astrologues médicaux ou judiciaires, alchimistes, adeptes de la magie noire. Il nous montre également la lutte qui s'engagea contre les sorciers, lutte qui commença d'abord par des exorcismes et des actes contre-magiques et aussi par des réprésailles populaires, pour finir par des jugements réguliers, tant de la part des autorités laïques que de la part des Inquisiteurs ecclésiatiques. — L'auteur, en passant, nous cite de nombreuses recettes magiques, formules d'évocations, phylactères, sans oublier des recettes médicales (!) tirées des auteurs les plus fameux de l'art d'Hippocrate.

DESIDERATA

La Librairie Spirite est acheteur de plusieurs volumes d'Allan-Kardec. *Œuvres-Posthumes.*

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN